LE

CURÉ MÉRINO,

DRAME EN CINQ ACTES,

De MM. Mallian, P. Tournemine et Bernard,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 30 JANVIER 1834.

PRIX : 6 SOUS.





PARIS.

MARCHANT, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JÉRONIMO MÉRINO, Curé de Cobarrurias.	MM. FRANCISQUE.
DON ALVAREZ, Seigneur espagnol.	ALBERT.
NUGUEZ, Mendiant.	MONTIGNY.
SANTNIO, Beau-Frère de Mérino.	SAINT-ERNEST.
DON IGNACIO ZÉPHIRO, Fournisnisseur.	PROSPER.
DON TAPIA, Moine.	EMILE.
PIÉTRO, Domestique de l'oncle d'Alvarez.	Mmes EMMA.
DONA ELVIRE, jeune Espagnole, fille d'un officier.	GAUTIER.
INESILA, Sœur de Mérino, et Femme de Santnio.	DARCET.
DONA MATHÆA, abbesse du couvent de Sainte-Claire.	DESPRÉS.
UNE SŒUR.	LAURE.
UN CRIEUR.	

TROUPES DE GUÉRILLAS, MOINES, MENDIANS, SOLDATS, HOMMES, FEMMES DU PEUPLE.

La scène se passe en Espagne.

Le premier acte au village de Cobarrurias; le second dans les montagnes de la Vieille-Castille; le troisième, au couvent de Sainte-Claire, dans le bourg de Roa; le quatrième à Madrid, le cinquième à Cobarrurias.

Impr. de J.-R. MEVREL, Passage du Caire, 54.

LE CURE MERINO,

DRAME.

ACTE I.

Le théâtre représente la place du village de Cabarruri as; à droite du spectateur le portique d'une église; à gauche la maison de dona Mathœa; près de cette maison; un banc. L'action commence en 1808.

SCENE PREMIERE.

MÉRINO, SANTNIO INÉSILLA, NUGUEZ, MENDIANS.

Nuguez est assis à la porte de l'église; des mendians sont groupés çà et là sur la place. Mérino, Santnio et Inesilla entrent par la droite; Inésilla est appuyee sur le bras de Santnio. Mérino marche à leur côte: il est vêtu en chevrier. Sa figure est pâle, sa démarche lente et pénible. Arrivés au milieu du théâtre, ils s'arrêtent tous trois.

MÉRINO, *s'asseyant sur un banc de pierre à gauche, et prenant la main de Santnio.* C'est ici qu'il faut nous séparer.

SANTNIO. Oui, toi chez le desservant de Cobarrurias; nous, vers nos montagnes.

INÉSILLA. Adieu! mon frère; la maladie de notre vieux père n offre plus de danger, et mon devoir est de suivre mon mari. Ce pauvre Santnio s'ennuyait tant de vivre loin de moi!

SANTNIO. Je t'aime tant, Inésilla! et puis, je ne sais, tu semblais avoir emporté avec toi tout mon bonheur: rien ne me réussissait en ton absence; c'est au point que moi, le premier chasseur de la Vieille-Castille, je passais des journées entières à battre nos environs sans tuer une seule pièce de gibier. Tu es ma vie, mon trésor, ma providence, vois-tu?

INÉSILLA. Et toi, mon unique bien sur cette terre! Inésilla n'est pas seulement une femme dont la destinée est liée à la tienne et qui trouve sa chaîne légère, ce n'est pas seulement une épouse, c'est une amie, une compagne qui a mis en toi ses joies et ses douleurs; et ne crois pas que ce soit là de vaines paroles, Santnio, mon Santnio!... si jamais quelque danger te menaçait, Inésilla serait là pour le détourner ou le partager.

SANTNIO. L'amour et l'énergie d'une bonne Espagnole, que souhaiter de plus!..

MÉRINO, *avec chagrin.* Oh! oui, c'est un bonheur bien grand que celui d'être aimé de la sorte!... c'est un bonheur que je ne connaîtrai jamais, moi que Dieu a marqué pour le sacerdoce, et pourtant!..

SANTNIO, *avec amitié.* Des regrets, frère! Mais songe donc à l'avenir qui se présente devant toi?... Fils d'un paysan, beau-frère d'un pauvre montagnard comme moi, à quoi pouvais-tu prétendre? Eh bien! la Providence est venue à ton secours... Le curé de Valladolid t'a pris en amitié; par ses soins, tu as été élevé au collége de Lerma: sous l'habit de chevrier, il y a un bachelier, un docteur, et peut-être plus encore, si tu consens à suivre les conseils de ta famille; le desservant de Cobarrurias, chez qui tu étudies en ce moment, est vieux, nul doute qu'en peu de temps tu ne le remplaces, et alors ta fortune est faite: en Espagne, c'est une belle carrière que celle de l'église.

MÉRINO, *avec accablement.* Soit... Adieu donc, ma sœur! adieu Santnio... Je serai prêtre.

Il les reconduit tristement. Santnio et Inésilla disparaissent par le fond. Au même instant une violente altercation s'élève parmi les pauvres qui assiégent l'entrée de l'église.

UN MENDIANT. A moi la place.

UN AUTRE MENDIANT. J'y étais le premier.

PREMIER MENDIANT. Non!

SECOND MENDIANT. Si!

PREMIER MENDIANT. Non!

NUGUEZ, *assis.* Eh! là, là! enfans de l'Espagne, un peu de dignité, que diable!.. on ne sort pas encore de vêpres. et d'ailleurs, j'ai idée qu'il serait plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, comme dit l'Evangile, qu'aux

fidèles qui sont là-dedans de passer par nos mains sans y laisser quelque chose.

SCENE II.

LES MÊMES, PIÉTRO.

PIÉTRO, *entrant vivement.* Enfin, me voilà donc de retour à Coharrurias!.. De Valladolid ici la trotte est bonne, surtout par les montagnes... Quel pays que cette Vieille Castille!... tout rochers! c'est à se rompre le cou vingt fois pour une!.... *(Apercevant Nuguez qu'il reconnait.)* Tiens, c'est le mendiant Nuguez : bonjour, mon ancien!

NUGUEZ, *de même*, Piétro!

PIÉTRO Eh! oui, ce mauvais sujet de Piétro qui s'échappa de sa famille il y a trois ans, pour aller à chercher fortune à Madrid.

NUGUEZ. et tu l'as rencontrée?

PIÉTRO. Sous les traits d'un grand d'Espagne, qui m'a pris à son service... C'est un illustre et puissant seigneur que le comte d'Alméia!... des titres, des honneurs... la faveur du vieux roi charles IV, et du roi Ferdinand VII, son fils; trente quartiers de noblesse, et cent mille piastres de revenu.

NUGUEZ, *se levant et venant à lui.* Cent mille piastres de revenu!... Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'entrer là comme intendant?

PIÉTRO. Vieux fou!... Ah! ça, dis moi, je viens ici chargé d'une mission, et il faut que tu m'aides à découvrir ce que je cherche... Le comte d'Alméia a un neveu...

NUGUEZ, *avec un soupir.* L'héritier des cent mille piastres?

PIÉTRO. Eh! c'est ma foi douteux, attendu que l'oncle et le neveu ne s'entendent guère ensemble : l'un est un petit vieillard bien têtu, bien absolutiste, bien encroûté de préjugés; l'autre, une de ces jeunes têtes échauffées par les idées généreuses que la révolution française a jetées au-delà des Pyrénées. Or, il y a à peu près deux mois, une querelle si vive s'éleva entre eux, qu'à la suite de cette querelle, don Alvarez partit, décidé à rompre toute relation avec sa famille.

NUGUEZ. Don Alvarez!...

PIÉTRO, *continuant* On n'en avait plus entendu parler, lorsqu'un beau jour, le comte apprit qu'il s'était arrêté à Coberrurias, retenu par je ne sais quelle passion romanesque.

NUGUEZ. Et c'est vers lui qu'il t'envoie?..

PIÉTRO. Sans doute... Eh! parbleu! toi qui sais tout dans le pays, tu pourrais peut-être m'indiquer la demeure de don Alvarez?

NUGUEZ, *lui faisant remonter la scène.* Inutile; tiens, regarde dans l'église, derrière ces deux dames agenouillées près de l'estrade à gauche... Vois-tu ce jeune homme?

PIÉTRO, *regardant.* Quelle ferveur!

NUGUEZ. Oh! don Alvarez est un pieux Castillan, qui a pleine dévotion en dona Elvire.

Mouvement de Mérino, qui pendant cette scène est rentré, s'est assis sur le banc en semble plongé dans de profondes réflexions

PIÉTRO *continuant, à Nuguez.* Dona Elvire?...

NUGUEZ. Elle tourne la tête; sa mantille s'écarte. N'est-ce pas que c'est une belle jeune fille? Sa mère, veuve d'un officier, habitait jadis Lerma; des revers de fortune la forcèrent de quitter le monde, et elle vint chercher une retraite à Coharrurias, où elle acheta la petite maison que voici.

Il lui désigne celle à gauche.

PIÉTRO, *avec plus d'intérêt.* Et c'est elle que j'aperçois auprès de dona Elvire?

NUGUEZ. Non, la pauvre femme! sa place est maintenant au cimetière du village.

PIÉTRO. Morte!.,

NUGUEZ. *le ramenant sur le devant de la scène.* Il y a six mois. La vieille dame dont tu parles est la tante de dona Elvire; elle se nomme dona Mathœa; elle est abbesse du couvent de Sainte-Claire, aux environs de Roa. A la nouvelle de la mort de sa sœur, elle s'est hâtée d'accourir auprès de dona Elvire, restée seule et isolée.

PIÉTRO. Et, sans doute, inconsolable?

NUGUEZ. Oh! plus d'une fois, moi, qui couche en face, sous le portique de cette église, j'ai vu et entendu la nuit certaines choses...

MÉRINO, *s'élançant vers lui avec impétuosité.* Tu mens, Nuguez! dona Elvire est un ange de pureté; je l'ai connue à Lerma, où s'écoula son enfance; je l'ai vue grandir en graces et en perfections, et je témoignerai de sa vertu au prix de tout mon sang... Mais non, pour te forcer au silence, ce n'est pas du sang qu'il te faut... Mendiant, voici ma dernière piastre; prends, et tais-toi.

Il lui jette une pièce de monnaie et va se rasseoir sur le banc de pierre, la tête dans ses mains.

PIÉTRO, *tirant Nuguez à part.* Quel est cet homme?

NUGUEZ. Une espèce de fou, qui ne fait rien comme tout le monde. Fils du vieux chevrier Mérino, il mène paître le troupeau de son p[illegible] pendant la semaine; et

les dimanches et fêtes il prend des leçons de théologie chez le desservant de Corbarrurias.

PIÉTRO. Avec quelle ardeur il a embrassé la défense de dona Elvire !

NUGUEZ. Oui, et pourtant j'espère que son illusion ne sera pas de longue durée ; et qu'avant vingt-quatre heures... si certain projet, que j'ai promis de seconder, réussit...

PIÉTRO. *remontant avec lui la scène.* Une intrigue amoureuse ? Oh ! mon bon Nuguez conte-moi cela.

Fidèles sortant de l'église.

NUGUEZ. Chut ! on sort de l'église... Voici don Alvarez... A toi ton affaire, à moi la mienne.

Il va prendre sa place parmi les mendians qui se pressent devant la porte de l'église. Plusieurs fidèles sortent et traversent lentement la place. Pietro s'avance vers don Alvarez qui a redescendu la scène.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DON ALVAREZ.

DON ALVAREZ, *avec passion.* Qu'elle était belle, agenouillée aux pieds des autels !... que sa prière était vive et pure !... Ah! dans ce moment j'étais jaloux de Dieu même !

PIÉTRO, *l'abordant.* Monseigneur...

DON ALVAREZ. Qui es-tu? que veux-tu?

PIÉTRO, *lui présentant un papier.* Ce message de la part du comte d'Alméia votre oncle...

DON ALVAREZ. Mon oncle !... encore de nouvelles persécutions sans doute.. Donne.

Il prend la lettre qu'il ouvre avec humeur. Pendant ce tems s'élève un grand tumulte; les mendians entourent avec des cris de joie don Tapia qui sort de l'église, et traverse la scène.

TOUS. Vive don Tapia! vive le supérieur des moines de Saint-François !

DON TAPIA, *accompagné de quelques moines, et s'adressant au peuple qui le suit.* Gloire à Dieu ! qui nous a mis sur cette terre pour le soulagement de ses enfans. (*On entend une cloche dans le lointain.*) Ecoutez, c'est la cloche du couvent, qui vous appelle au repas du soir.

TOUS LES MENDIANS. La soupe !... la soupe !...

NUGUEZ, *à ses camarades.* En route ! .. (*A don Tapia avec respect.*) A vous le pas, mon révérend. L'Espagne est un corps dont les moines forment la tête, et les mendians la queue. (*Ils se précipitent tous à la suite de don Tapia qui s'éloigne.*

SCÈNE IV.

DON ALVAREZ, PIÉTRO, MÉRINO, *toujours assis à l'écart, puis* DONA ELVIRE, ET DONA MATHÆA.

DON ALVAREZ, *lisant à part la lettre que vient de lui remettre Piétro.* « Madrid, 12 » avril 1808... Mon cher Alvarez, vos torts » à mon égard n'ont pu effacer dans mon » cœur l'amitié que je vous ai vouée, et » qui ne s'éteindra qu'avec ma vie... Depuis votre brusque départ, je n'ai cessé » de veiller sur vous-même à votre insu. » L'agent mystérieux chargé de vous suivre dans vos voyages, et de me rendre » de ce qui se passerait, n'a pas tardé à » m'instruire qu'une fatale passion semblait » s'être emparé de vous... Dona Elvire ne » saurait vous appartenir; le rang, la fortune, tout vous sépare ; croyez-moi donc, » renoncez à un mariage qui ferait mon désespoir ; l'héritier de la noble famille » d'Alméia ne saurait s'allier à la fille d'un » simple officier. D'ailleurs, je ne vous laisserai pas ignorer plus long-tems que mes » mesures sont prises... J'ai écrit confidentiellement à la tante d'Elvire : l'abbesse » dona Mathæa est une sainte femme qui » vit dans la crainte de Dieu, et qui connaît trop le respect dû aux privilèges de » notre caste, pour approuver la folle espérance de sa nièce.» (*Parlant.*) Ah ! l'infâme complot !... les voilà donc découverts les motifs de la résistance de dona Mathæa !... résistance qui n'a fait qu'accroître mes transports et mon audace, car, sans cela, aurai-je jamais conçu le projet qui, cette nuit même, doit assurer mon bonheur. (*Revenant à la lettre.*) Mais que peut-il avoir encore à me dire ! que je retourne auprès de lui à Madrid... (*Continuant de lire.*) « Alvarez, ce n'est plus ma » voix qui vous appelle, c'est la voix du » pays; vous n'ignorez pas les événemens » qui se préparent. Le roi Ferdinand, trop » faible pour résister à l'invitation que l'empereur Napoléon lui a fait transmettre » par l'organe du général Savary, vient de » partir pour Bayonne; puisse-t-il n'avoir » pas à se repentir de sa condescendance !... » Le prince de la Paix, a, dit-on, vendu » l'Espagne aux Français... S'il en est ainsi, » il faut que tous les enfans de la vieille » Espagne se rapprochent et se tiennent » prêts... Venez, je vous attends... » (*Parlant.*) La vieille Espagne !... oui, l'Espagne avec ses préjugés, l'Espagne inculte et barbare au mileu de la civilsation qui la presse de toutes part ; l'Espagne restée jusqu'ici froide sous le soleil de

la liberté qui échauffe l'Europe !.. son Espagne à lui, et non pas la mienne !..

PIÉTRO. Votre réponse à la lettre de M. le comte?

DON ALVAREZ, *après avoir réfléchi un instant*. J'irai la lui porter moi-même.

PIÉTRO. En ce cas, je repars.

DON ALVAREZ, *l'arrêtant*. Non, tu m'as l'air d'un garçon hardi et intelligent, j'aurai peut-être besoin de toi.

PIÉTRO. Disposez de mon zèle.

DON ALVAREZ, *à lui-même*. Oui, c'est c'est décidé...je reverrai mon oncle...Elle m'accompagnera, elle en a fait serment... Au lieu de prendre la route de France, comme nous en avions le projet, nous prendrons cette nuit celle de Madrid... C'est à l'hôtel du comte d'Alméia que j'irai frapper, c'est dans les salons du comte d'Alméia que je trouverai l'excuse de mon amour et de sa faiblesse !.. Quelqu'un, c'est elle !

Elvire et sa tante sortent de l'église et se dirigent vers la maison à gauche ; en apercevant Alvarez Elvire n'a pu réprimer un mouvement, son livre de prières tombe... Mérino, qui s'est levé brusquement à son approche, et qui, debout à l'écart, la suit des yeux, haletant et immobile, se précipite pour le ramasser, mais Alvarez l'a devancé.

DON ALVAREZ, *bas à Elvire en lui remettant son livre*. A minuit.

DONA ELVIRE, *d'une voix tremblante*. A minuit.

DONA MATHEA. Eh bien ! Elvire?

DON ALVAREZ, *à Piétro*. Viens... suis-moi.

PIÉTRO, *à part*. Plaisir et profit, la belle vie !

DON ALVAREZ, *de même*. Minuit ! heure d'attente et de joie, ah ! quand arriveras-tu ?..

Il s'éloigne suivi de Piétro, Mérino entraîné par un mouvement involontaire s'est avancé vers Elvire, qui, au bruit de ses pas, presse sa marche, et rentre dans la maison sans détourner la tête.

SCENE V.

MÉRINO, *seul*.

MÉRINO. Pas un regard ! pas un sourire, pas une parole !..et pourtant jadis elle me regardait, elle me souriait, elle me parlait avec bonheur !.. sa mère avait accueilli l'écolier de Lerma, j'étais chaque jour près d'Elvire, chaque jour je la voyais croître en grâces et en beauté... notre jeunesse, s'appuyant l'une contre l'autre, s'élevait vive et joyeuse; c'était un doux langage, c'était de naïfs aveux, c'était de tendres sermens qui, pour n'avoir jamais été prononcés, n'en n'étaient pas moins gravés au fond du cœur... Je me pris à l'aimer sans m'inquiéter d'autre chose, sans me dire : elle est de noble origine, et toi tu n'es que le fils d'un pâtre de Cobarrurias; je ne regardais pas en haut, et quand par hasard je levai les yeux et que je la vis au-dessus de moi, mon amour, au lieu de s'échapper, retomba au fond de mon ame... Je partis de Lerma, fou, désespéré, et je vins m'asseoir au foyer de mon vieux père (*Ici la nuit est venue.*) Mais la providence, qui se plait sans doute au spectacle de nos douleurs, voulut encore me rapprocher d'Elvire... Elvire arriva à Cobarrurias, et s'établit dans cette maison... c'était un horrible tourment que de la voir ainsi chaque jour, à chaque heure, à chaque minute, et que de ne l'aimer que des yeux et de la pensée !... mais un autre supplice m'était réservé, la jalousie qui brûle et tue : don Alvarez.... si c'eût été Satan, je me fusse donné à lui au prix du trésor qu'il me ravissait; si c'eût été Dieu, je l'eusse maudit... c'était un homme, et mon premier cri fut un cri de vengeance, car ma main avait rencontré la garde d'un stylet... mais Elvire l'aimait, et ma haine dut se taire devant son amour... le bonheur d'Elvire même aux dépens du mien !.. (*Après un silence.*) Je connais leurs projets... Alvarez, cette nuit Elvire t'appartiendra, mais toujours pure, toujours digne de respects et d'hommages... Alvarez, Mérino a tout prévu; Mérino veille sur toi et sur Elvire... et puis le sacrifice accompli, que l'ange de Dieu qui me pousse vers les autels, efface derrière moi les traces du passé; qu'il me dépouille de souvenir et d'espérance, qu'il arrache de mon sein les passions qui dévorent, et qu'il me jette glacé entre ce monde et l'autre, (*Après une pause.*) L'église !... Mais quelle est donc cette puissance bizarre et inconnue qui nous saisit à l'entrée de la vie, et nous pousse souvent là, où nous ne voudrions pas aller !... qui jette au hasard, à l'un une plume, à l'autre une épée, à l'un une casaque, de soldat, à l'autre une robe de prêtre?... mais sous cette robe, mon cœur oppressé bondira pour le monde, à moi le monde avec ses joies, ses douleurs, ses vertus et ses crimes... non, l'Eglise me répond une voix plus forte que la mienne : mais en moi mille pensées brûlantes, mille passions que vainement je combattrais, mais en moi l'amour de la renommée, et quelque chose qui m'avertit que je suis né

pour elle... n'importe! l'Eglise!... ainsi donc mes jours pleins de brillantes illusions, mes nuits pleines de rêves ambitieux, tout cela n'était que mensonge!... la providence m'a pris par la main et ne m'a mis face à face avec la gloire, que pour me dire ensuite : retourne-toi; et rentre dans l'obscurité du sanctuaire. (*Retombant assis et se couvrant le visage de ses mains*) Ah! pitié mon Dieu!... ma tête se perd je blasphémerais!...

Moment de silence, Nuguez couvert de haillons, un bâton à la main, s'avance lentement, et vient se coucher non loin de Mérino, sous le portique de l'église.

SCENE VI.

MÉRINO, NUGUEZ.

MÉRINO, *se retournant au bruit.* Qui va là?... (*Se levant.*) Ah! c'est toi, Nuguez..

NUGUEZ, *qui l'a reconnu.* Il est près de minuit, et en homme rangé je rentre chez moi.

Il jette son manteau par terre et l'arrange.

MÉRINO, *l'examinant.* Que fais-tu?...

NUGUEZ. Mon lit.

MÉRINO. Ton lit?

NUGUEZ. Oh! il n'y manque rien; pour matelas, ces dalles doucement échauffées par le soleil de la journée, pour rideaux l'obscurité qui nous entoure, et pour ciel celui de là-haut.

MÉRINO. Et tu n'as pas d'autre asile que le portique de cette église.

NUGUEZ. A quoi bon payer un loyer quand on peut faire autrement.

MÉRINO, *avec intérêt.* Ah! oui, j'entends, la misère....

NUGUEZ. Fi donc, je suis mendiant, mais c'est pas à dire pour ça que je n'aie rien. Chacun son goût... Il y en a qui font le métier en grand, et d'autres en petit... j'aime mieux ça moi, c'est plus commode et moins gênant... au lieu d'avoir de la reconnaissance en habit brodé à tel ou tel prince, à tel ou tel ministre, eh bien! on n'en a qu'au public, et c'est comme si on n'en avait pas.

MÉRINO. Avant de faire ce que tu fais, tu as été soldat?

NUGUEZ. Quatre ans.

MÉRINO. Et pourquoi as-tu quitté le service?

NUGUEZ. Ah! dam! des raisons... en temps de guerre, bon; mais en temps de paix, l'archange Michel lui-même ne pourrait s'y faire!...

MÉRINO. C'est un noble état que celui des armes!...

NUGUEZ, *avec chaleur.* Oui, certes; aussi mordieu que jamais il se tire un coup de fusil en Espagne, et je veux être condamné à ne boire toute ma vie que de l'eau du Guadalquivir, si je ne jette aussitôt la béquille de côté!

MÉRINO. Tu reprendrais l'uniforme!

NUGUEZ. L'uniforme? pas si bête!... la guerre de partisans, la guerre pour son compte, la belle et bonne guerre espagnole; le cœur bat bien sous l'habit du soldat, mais il bat encore mieux sous les guenilles du mendiant; au moment du danger la pensée du soldat n'est pas seule avec lui; il pense à sa mère, à sa sœur ou à sa femme : le soldat satisfait de combattre, attend sa part de gloire au second rang, le mendiant, avide de butin se précipite au premier et ne lâche prise qu'après qu'il est mort ou que la proie est dévorée.

MÉRINO, *avec enthousiasme.* Ce doit être un grand, un magnifique spectacle que celui d'une bataille?.., la fumée, le bruit, l'odeur de la poudre, les imprécations de ceux qui tuent, les gémissemens de ceux qui meurent.. et puis le chef dont la voix vous est connue et qui, passant à cheval devant vous, crie : En avant!... l'ennemi recule ou tombe, tout cède, tout est renversé, et. debout au milieu du carnage, le général répète avec orgueil : La victoire c'est moi!... (*S'arrêtant tout-à-coup.*) Oh! mais qu'ai-je dit? insensé!... l'église!.. l'église!..

Il s'éloigne précipitamment de Nuguez qui, étonné de son enthousiasme, est resté muet, les yeux fixés sur lui. A ce moment minuit sonne.

MÉRINO, *à part.* Minuit!.. minuit!.. Alvarez, je suis au rendez-vous,.

Il se cache derrière la colonnade de l'église.

NUGUEZ, *se retournant.* Eh bien! ou a-t-il donc passé?

SCENE VII.

Les Mêmes, DON ALVAREZ, PIÉTRO, *une guitare à la main.*

DON ALVAREZ, *à Piétro.* Tiens-toi là, à l'angle de cette maison, et veille bien à ce que personne ne nous surprenne. (*Apercevant Nuguez et allant à lui.*) Fidèle à nos conventions...

NUGUEZ, *bas.* Je vous ai promis que malgré le voisinage je ne verrai ni n'entenderai rien de ce qui doit avoir lieu... promesse payée d'avance; promesse sacrée.

Il s'enveloppe dans son manteau et se couche à terre dans l'attitude d'un homme profondément endormi.

DON ALVAREZ. Ne perdons pas une minute. (*A Piétro.*) Le signal...

Piétro exécute quelques mesures sur son instrument. A ce signal, dona Elvire sort de chez elle avec la plus grande précaution.

DON ALVAREZ, *courant à elle et lui jetant un manteau sur les épaules.* Elvire! ô bonheur!.. Viens, partons.

MÉRINO, *se plaçant devant eux un stylet à la main.* Vous ne passerez pas... (*Mouvement de surprise.*) Don Alvarez, entre la maison de dona Elvire et la chaise de poste qui doit l'entraîner à Madrid, est un homme qui vous demande compte de vos projets, un juge de votre conduite.

ELVIRE, *à Mérino et vivement.* Mérino! un tel éclat!.. mais vous voulez donc me perdre?

MÉRINO. Je veux vous sauver... Serait-ce la première fois qu'un jeune et brillant seigneur aurait séduit et égaré une pauvre femme? Serait-ce la première fois que, victime de trompeuses promesses, on aurait vu la confiance payée par la perfidie?

DON ALVAREZ, *passant à Mérino.* Misérable!..

MÉRINO. Oh! j'ai le droit de parler ainsi, moi, que la providence a placé auprès d'elle depuis son enfance; moi, premier confident de ses rêves de bonheur; moi dont le dévouement est sans bornes, moi enfin qui, debout au lit de sa mère mourante, ai fait le serment muet et solennel de la défendre et de la protéger... Dona Elvire femme de don Alvarez, oui... dona Elvire maîtresse de don Alvarez, non.

DON ALVAREZ. Qui t'a dit que je fusse assez lâche pour manquer à mes sermens, et qu'un prompt hymen...

MÉRINO. Entrez donc là, dans cette église, tout est prévu... grace à moi, le prêtre attend... Eh! bien vous hésitez?..

DON ALVAREZ, *après un moment de silence.* Si tu jetais ce fer que je vois briller dans ta main, et venais à moi désarmé, je répondrais alors, parce qu'alors tu ne pourrais croire que ce sont des menaces qui m'intimident.

Mérino jette l'arme qu'il tient et s'avance lentement près d'Alvarez.

DON ALVAREZ. *allant à Elvire.* Venez, Elvire, c'est Dieu qui a jeté cet homme au-devant de nous, afin que notre union fût aussi pure que mon amour.

Mérino frappe à la porte de l'église, qui s'ouvre. Don Alvarez y entraîne Elvire pâle et chancelante. Pietro les suit.

SCENE VIII.

MÉRINO, NUGUEZ.

MÉRINO *qui, sombre et pensif, s'est appuyé contre une des colonnes du portique.* C'en est donc fait, plus rien sur cette terre!.. *Long silence.*

NUGUEZ, *qui s'est levé de sa place, qui vient de tout observer et s'est approché de lui.* Dieu et l'Espagne.

MÉRINO *comme frappé de ces paroles.* Dieu et l'Espagne?...

NUGUEZ, *l'amenant sur le devant de la scène.* D'aujourd'hui je t'ai compris, Mérino, tu es de ces hommes qui, dans l'occasion, font de grandes choses...

MÉRINO, *le regardant fixement.* Et toi de ces hommes avec lesquels on les exécute.

NUGUEZ. Entre nous donc, à la vie, à la mort... Le mendiant Nuguez au curé Mérino.

MÉRINO. Le curé Mérino au mendiant Nuguez...

Fin du premier acte.

ACTE II.

La scène est au milieu des sierras de la Vieille-Castille, en 1812, pendant l'occupation de l'Espagne par les Français.

Le théâtre représente le sommet d'une montagne sur laquelle passe la route de Madrid. Au fond, un étroit et profond défilé; à droite du spectateur, et vers le quatrième plan, une roche élevée dont la pointe avance jusqu'au-dessus du défilé. Une sentinelle est en faction sur la plate-forme de cette roche. Çà et là quelques troncs d'arbres, et deux énormes brasiers autour desquels sont étendus plusieurs groupes d'hommes armés. Sur un tertre à l'écart repose Nuguez; Piétro est auprès de lui. Au levé du rideau, le jour commence à poindre : Piétro s'éveille le premier, et semble écouter avec joie un chœur chanté au loin par les postes avancés de guérillas, puis répété par l'écho sur la cîme des rochers.

SCENE PREMIERE.

NUGUEZ, PIÉTRO, GUÉRILLAS.

CHŒUR.

Debout! debout! déjà l'aurore
S'étend sur la cîme des monts;
Le danger va renaître encore;
Debout! debout! cher compagnon!

PIÉTRO, *frappant sur l'épaule de Nuguez.* Alerte, Nuguez, tu n'es plus sous le portique de l'Église de Cobarrurias où tu dormais si bien jadis.

NUGUEZ. Oui, il y a quatre ans, en 1808.. qui nous aurait dit Piétro, le jour que nous nous sommes rencontrés, toi cherchant don Alvarez, moi, demandant l'aumône aux passans, que nous nous retrouverions dans les montagnes de la Vieille Castille ?...

PIÉTRO. Les armes à la main.

NUGUEZ. Enfant!

PIÉTRO. Enfant!.. songe donc que j'ai vingt ans, et que mon bras est assez fort pour envoyer une balle à l'ennemi, et mon cœur assez ferme pour ne point faillir à l'approche du danger ?.. Et puis... je ne sais... du moment que les Français eurent mis le pied sur la terre d'Espagne, cette terre devint brûlante sous mes pas... plus j'admirais leur audace et leur grandeur, plus je les haïssais... le prince Joseph sur le trône de Ferdinand VII! Ferdinand VII prisonnier de Napoléon!.. nos villes, nos campagnes, nos maisons envahies par le vainqueur... ah! c'était affreux!.. en vain don Alvarès qui, malgré les conseils de dona Elvire sa femme, et du comte d'Almeïa son oncle, s'est déclaré pour les Joséphinos, et prétend marcher à la conquête de nos libertés sous le drapeau de l'étranger, voulut-il m'entraîner sur ses traces, je pris un fusil et m'élançait vers nos montagnes ; car c'est-là qu'est maintenant le pays.

NUGUEZ. Quel enthousiasme!

PIÉTRO. Mais toi-même?..

NUGUEZ. Oh! moi c'est différent... je n'ai pas vingt ans. vois-tu, et si je me bats, ce n'est ni parce que je hais les Français ni parce que j'aime Ferdinand VII.

PIÉTRO, *étonné.* Et pourquoi donc ?

NUGUEZ. Parceque j'y trouve mon compte.

PIÉTRO, *vivement.* Eh! quoi!.. le patriotisme ?..

NUGUEZ, *frappant sur sa ceinture pleine d'or.* En voilà du patriotisme, et grace à ma carabine et au grand saint Janvier, mon patron, ça ne fait qu'augmenter..... aussi pas de risque que je renonce de sitôt à l'ouvrage... (*S'adressant à ses camarades.*) Hein!.. qu'en dites-vous, mes anciens?.. ai-je bien tenu tout ce que je vous ai promis, le jour où rassemblés sur la place de Cobarrurias, le canon qui grondait dans le lointain nous avertit tout d'un coup qu'il était temps de quitter le baton du mendiant pour le fusil du guérillas ? quel réveil... jadis, on nous méprisait, on nous heurtait du pied... aujourd'hui, on pâlit à notre approche; nos lèvres ne s'ouvrent plus pour implorer la pitié, mais pour déchirer de bonnes cartouches à balles: nos marins ne se referment plus sur un maravédis jeté au hasard, mais sur la poignée d'un coutelas ou d'un stylet... Vrai Dieu! la fête est belle, car nous avons poussé notre cri de joie!

LE FACTIONNAIRE, *placé sur le rocher.*

Qui vive!.. (*Plusieurs voix dans la coulisse.*) Amis!

NUGUEZ. Ah! ah! ce sont de nos éclaireurs qui rentrent de leur tournée de cette nuit.

SCÈNE II.

Les Mêmes, MICHELI, *avec une douzaine d'hommes.*

NUGUEZ, *allant à eux.* Eh bien! Micheli, quelles nouvelles?

MICHELI. Mauvaises, le général Foy, à la tête de ces damnés de Français, a, dit-on, attaqué et détruit un corps auxiliaire anglais aux environs de Burgos... il s'est ensuite emparé de Palencia et de Tordésillas.

NUGUEZ. Diable! diable! ça va mal, la sainte Vierge nous soit en aide!.. du reste, sait-on quelque chose de Santnio qui nous a quitté hier avec sa bande pour faire une pointe sur le bourg d'Alquéva?

MICHELI. Rien encore .. mais peut-être pourrait-on obtenir quelques renseignemens d'un voyageur que nous avons arrêté sur la route de Madrid, et que nous t'amenons.

NUGUEZ. Qu'il vienne...

Micheli fait un signe à ses camarades et l'on introduit don Ignacio Zéphiro... il est pâle, tremblant et prêt à s'évanouir.

SCENE III.

Les Mêmes, DON I. ZÉPHIRO.

NUGUEZ, *brusquement.* Approche... Ton nom?

DON ZÉPHIRO, *avec les marques d'une vive frayeur.* Ignacio Zéphiro.

NUGUEZ. Ton état?

DON ZÉPHIRO. Bienfaiteur...de...de l'humanité.

NUGUEZ. Profession inconnue... Tu n'en as pas d'autres?

DON ZÉPHIRO. Fournisseur en vivres.

NUGUEZ. A la bonne heure dis donc ça tout de suite... et que viens-tu faire dans ce pays?

DON ZÉPHIRO Travailler à la subsistance de ces milliers d'hommes armés qui couvrent aujourd'hui l'Espagne... le militaire est si interessant!..

NUGUEZ. Et toi si intéressé, n'est-ce pas?

DON ZÉPHIRO. Ah! signor... qu'elle injustice! moi qui n'ai jamais gagné plus de douze pour cent!

NUGUEZ. u n'es donc juif qu'à demi?

DON ZÉPHIRO. Je suis d'origine espagnole.

NUGUEZ. Et à qui fournis-tu en ce moment? aux Joséphinos, ou aux amis de la sainte cause?

DON ZÉPHIRO. La politique m'est tout-à-fait étrangère...

NUGUEZ. J'entends, tu fais comme le diable qui, tombé dans un bénitier, jetterais en se débattant de l'eau bénite à tout le monde.

DON ZÉPHIRO. Dam! l'humanité... la charité chrétienne...

NUGUEZ. Tais-toi donc, vieil hypocrite; en fait de charité, je crois que tu ne la fais qu'à toi-même... témoin cette ceinture si bien garnie qui te serre les reins.

DON ZÉPHIRO, *detachant sa ceinture.* Oserai-je vous l'offrir capitaine?.. car à ce ton imposant, à cet air majestueux, je devine que vous êtes le commandant du poste.

NUGUEZ. Je suis le guérillero Nuguez.

DON ZÉPHIRO, *étonné.* Nuguez!.. l'ex-mendiant Nuguez?

NUGUEZ Le mendiant vaut mieux que le voleur... l'un demande, l'autre prend... fournisseur breveté.

En disant cela il arrache à don Zéphiro la ceinture qu'il tient à sa main et se l'attache autour du corps.

DON ZÉPHIRO. Il me semble qu'en ce moment...

NUGUEZ, *vivement.* Paix!..contente-toi de répondre à mes questions. D'où viens-tu?

DON ZÉPHIRO, *tremblant.* De Madrid...

NUGUEZ. Qu'as-tu vu?.. qu'as-tu appris sur ton chemin?

DON ZÉPHIRO, *cherchant à se remettre.* J'ai fait une partie de la route avec Mérino, le nouveau curé de Valladolid.

NUGUEZ. Ah! ah! Mérino, et que t'a-t-il dit?

DON ZÉPHIRO. Qu'il retnornait à sa cure, qu'il rentrait dans la retraite.

NUGUEZ, *à part.* En voilà un sur lequel je me suis trompé... je croyais qu'il y avait en lui autre chose qu'un prêtre, et pas du tout!.. Mérino, que le bruit des armes devait éveiller, s'endort depuis quatre ans, dans l'obscurité!.. Et pourtant il n'ignore pas combien est grande en Espagne l'influence d'un ministre des autels... Mérino! Mérino!.. enfin la volonté de Dieu soit faite... après?

DON ZÉPHIRO, *continuant.* Le curé s'arrêta à un quart de lieue d'ici, et moi, je continuai de marcher; mais à peine m'étais-je aventuré dans ces montagnes, que je rencontrai, comme j'ai eu le bonheur de rencontrer ces messieurs, un certain Santnio...

NUGUEZ, *précipitamment*. Santnio !.. Eh bien ?..

DON ZÉPHIRO. Eh bien ! il fuyait devant un détachement de joséphinos, commandé par don Alvarez.

NUGUEZ, *avec colère et le saisissant à la gorge.*) Santnio ! fuir devant les joséphinos !.. tu mens... et je devrais te faire sauter le crâne, pour t'ôter l'envie de prononcer de semblables paroles. (*Après une pose.*) Il y avait donc eu quelque engagement antérieur?

DON ZÉPHIRO, *respirant à peine*. Oui, oui... pendant la nuit... un combat terrible... Accablés par le nombre, les guérillas ont battu en retraite, et s'ils ne sont promptement secourus...

NUGUEZ. Santnio en danger ! Michéli, cours au Grand-Chêne... tu prendras les trois cents hommes qui s'y trouvent, et tu les conduiras...

MICHELI. Où ?..

NUGUEZ, *designant don Zéphiro*. Voici ton guide.

DON ZÉPHIRO, *éperdu*. Moi !..

NUGUEZ. Marche !.. on, pour t'aider à franchir le défilé, je te jette du haut en bas de ces rochers.

DON ZÉPHIRO. J'obéis, j'obéis.. Salut, capitaine... Messieurs, j'ai bien l'honneur... (*A part en sortant.*) Le diable les emporte, et que saint ignace, mon patron me protège !..

SCENE IV.

NUGUEZ, PIÉTRO, Guérillas.

NUGUEZ. Ce démon de Santnio ! impossible de le retenir; j'avais prévu qu'il lui arriverait malheur !.. Maintenant...

PIÉTRO. Maintenant... il meurt peut-être en héros.

NUGUEZ. La belle avance pour lui, et pour cette pauvre Inésilla, sa femme, qu'il a laissée de côté depuis qu'on brûle des cartouches.

PIÉTRO. Ah! j'étais auprès de Santnio, l'orsqu'il fit ses adieux à Inésilla !.. Loin de l'affaiblir par de timides conseils, elle l'engageait à mourir, s'il le fallait, pour la sainte cause de l'Espagne; et si d'une main elle essuyait une larme, de l'autre elle lui présentait un fusil Inésilla est espagnole dans l'ame, et son énergie ne restera point au-dessous du courage de Santnio.

NUGUEZ Soit !.. Que Santnio meure, ce ne sera pour elle qu'un mari de moins; mais pour nous, qui l'avons proclamé notre chef suprême; plaçant en lui tout le succès de l'affaire ?..

PIÉTRO. S'il arrivait un accident, n'es-tu pas là?

NUGUEZ. Moi, général ?.. allons donc !.. Est-ce que je saurais conduire la barque ?.. je ne suis bon tout au plus qu'en seconde ligne : je suis le bras, et Santnio la tête... Je n'en connais qu'une en Espagne qui vaille la sienne, vois-tu, l'homme à l'espingole...

A ce nom, tous les guerillas s'approchent de Nuguez avec curiosité.

PIÉTRO. Ah! oui, cet homme mystérieux dont chacun parle et que personne n'a encore découvert; cet homme qui est partout et nulle part; cet homme qui, venu on ne sait d'où, apparait au milieu du carnage et disparait ensuite.

NUGUEZ. Ange ou démon, est-il vrai que jusqu'à présent le plus profond mystère l'enveloppe... son nom, sa retraite, tout est ignoré... On en raconte d'étranges choses. Il était à Vada, à Yebec, à Somaya .. Un sabre, des pistolets, une espingole contenant une poignée de poudre et quinze ou vingt balles, telles sont ses armes... Hardi cavalier, il mène toujours avec lui deux chevaux, les plus beaux et les mieux dressés de la Castille... Ces deux chevaux sont tellement habitués à suivre un pas égal, que, quelque soit la rapidité de sa marche, ils vont de front et galopent comme s'ils ne faisaient qu'un. . si bien que. lorsqu'il sent que celui qu'il monte est fatigué, il saute sur l'autre sans avoir besoin de ralentir sa course d'une seconde. Sa taille est petite, mais sa force prodigieuse ; un masque d'acier couvre son visage, et jamais sa voix ne s'est encore fait entendre dans la mêlée, où il s'élance muet, terrible, renversant et écrasant tout ce qui se trouve sur son passage : génie vomi par la bataille et que la bataille emporte avec elle !

LE FACTIONNAIRE. Qui vive !

NUGUEZ. Encore !.. Quelque voyageur sans doute. Pardieu ! je les trouve bien hardis de se risquer par le temps qui court ! Ce serait à n'en plus finir, s'il fallait leur donner audience à tous... Feu !.. On lui jettera ensuite une poignée de sable sur le corps et on lui mettra une croix entre les bras, afin que les vers aiant leur part et que le diable n'ait pas la sienne... Eh bien ?..

LE FACTIONNAIRE, *prêt à tirer, puis baissant tout-à-coup le canon de son fusil*. C'est un prêtre !..

TOUS. Un prêtre !..

Ils se découvrent et s'agenouillent ou s'inclinant avec respect.

SCENE V.

NUGUEZ, MÉRINO, PIÉTRO, Guérillas.

MÉRINO, *entre lentement. Il cherche des yeux Nuguez, l'aperçoit, et se dirigeant vers lui, en lui tendant la main.* Le curé Mérino au mendiant Nuguez...

NUGUEZ, *froidement.* Le mendiant Nuguez au curé Mérino.

MÉRINO. Il y a long-temps que ces paroles furent prononcées entre nous pour la première fois.

NUGUEZ, *d'un ton de reproche.* Assez long-temps, pour que j'aie pu croire que vous en aviez perdu la mémoire.

MÉRINO. Et pourquoi?

NUGUEZ. On oublie tant de choses, à Madrid, où vous êtes allé il y a six mois!

MÉRINO. Je te comprends, ami, mais tu as tort; Madrid est bonne à voir aujourd'hui.

NUGUEZ. Madrid la française! Nul espagnol de cœur n'y doit mettre le pied.

MÉRINO. Tout espagnol de cœur y doit aller.

NUGUEZ. Pour être humilié par nos maîtres?

MÉRINO. Pour puiser dans la honte du vaincu la haine du vainqueur... Ah! je lis dans ton ame, Nuguez, cette énergie que tu avais devinée en moi; tu l'as crue éteinte, parce qu'elle ne s'échappait pas en cris et en transports: Mérino, curé de Valladolid, n'était plus pour toi Mérino pâtre de Cobarrunas... et pourtant jamais tempête plus violente n'a tourmenté son cœur!.. Pour bien concevoir cela, vois-tu, pour bien sentir quelle doit être l'horreur que m'inspirent les joséphinos, il faudrait m'avoir vu me débattant un jour sous la main de ces misérables, renversé, foulé aux pieds, puis les épaules nues, attaché à un arbre du petit bois d'Ascaya, et ignominieusement flagellé...

NUGUEZ, *vivement.* Infamie!.. Et vous l'avez souffert?

MÉRINO, *froidement.* Ils étaient quatre... Quand ils furent partis, et que je revins à moi, je me trouvai seul... Un torrent coulait non loin de là, je m'y précipitai, décidé à ne pas survivre à ma honte... Dieu ne le voulut pas: rejeté sur la rive, j'entendis une voix qui me criait: A Madrid, est un de ces rois préfets, que Napoléon couvre de sa grande épée, et à qui il donne assez de force et de puissance pour protéger les droits de chacun .. Je partis donc; mais entre Joseph et moi s'étaient déjà placés mes adversaires. Au crime on ajouta l'outrage: on me chassa!..

NUGUEZ, *lui prenant la main avec le plus vif intérêt.* Ah! c'était affreux! Mais, qu'ai-je vu: du sang!..

MÉRINO, *la retirant vivement.* Du sang!..

NUGUEZ. Seriez-vous blessé, mon père?

MÉRINO, *embarassé.* Non... ce n'est rien... Un homme de la bande de Santnio, que j'ai rencontré en venant... Je l'ai secouru... et ce sang est probablement le sien.

A ce moment, on entend au loin le bruit du canon et de la fusillade, auquel se mêle bientôt celui du tocsin appelant aux armes les populations des montagnes.

SCENE VI.

Les Mêmes, MICHELI.

MICHELI, *entrant en desordre.* Alerte!.. en vain le brave Santnio dispute le terrain pied à pied... Le renfort que je lui ai amené est insuffisant... Cernés, enveloppés de toutes parts, lui et les siens sont perdus... Écoutez: le feu se rapproche...

NUGUEZ, *vivement.* Aux armes! camarades... que nul ne manque à l'appel, que nul ne s'endorme auprès d'un broc de vin ou d'un tison qui s'éteint, et ne laisse engourdir son sang, tandis que celui de ses frères coulera chaud sur ses rochers!.. (*A Mérino.*) Mon père, bénissez-nous...

Ils s'agenouillent tous: moment de silence.

MÉRINO. Au nom de Dieu des armées, soyez bénis! (*La fusillade devient plus vive.*) Debout! fils de la vieille Espagne: vos frères vous attendent, et l'ennemi est là...

Il étend vers le défilé le crucifix qu'il tient à la main.

NUGUEZ, *sortant en tête.* Aux armes!..

TOUS, *le suivant.* Aux armes!

Ils sortent en tumulte.

SCENE VII.

MÉRINO, *seul.*

Il les a suivis des yeux, muet, immobile; mais tout en lui annonce une agitation difficile à dépeindre. Il fait quelques pas, chancelle, et vient tomber à genoux auprès du brasier allumé; là il prête encore l'oreille aux cris de guerre qui, peu à peu, se perdent dans le lointain. Quand le silence est rétabli, il passe violemment la main sur son front, et s'écrie en délire.

MÉRINO. Ah! anathème sur moi, qui porte un cœur de soldat sous l'habit d'un prêtre! sur moi, qui, ministre d'un Dieu de paix, m'enivre à l'idée du carnage! sur moi dont les mains devraient être pures, et sont teintes de sang!... Oui, ce sang, qui effrayait Nuguez, me réjouit, moi; car c'est le sang d'un ennemi tombé sous

mes coups... Et comment aurais-je pu traverser ces montagnes où résonnait le bruit de la fusillade, sans qu'aussitôt se réveillât en moi cet instinct de destruction qui est ma vie?... (*Après un court silence.*) Vous savez, mon Dieu, si je l'ai combattu ?. jeûnes, prières, retraite, j'ai tout employé et rien ne m'a réussi auprès de vous : eh bien donc! s'il y a crime, à vous le crime! Seigneur, puisque vous avez permis qu'un prêtre désertât le sanctuaire pour le champ de bataille. (*Se levant et avec plus de force.*) Mérino, ta destinée est faite... destinée de sang, et peut-être de gloire ! Dans les tems de guerre et de désordres, est grand qui le veut... Il s'élève bien celui qui a le cœur ferme, le bras fort, et qui ne craint pas de mettre le pied sur sa tombe pour s'élancer vers l'immortalité... Mais, qu'ai-je entendu ?.. ces cris !..

SCENE VIII.

MERINO, SANTNIO *blessé*, PIETRO.

Ces deux derniers personnages semblent poursuivis, et sortent du défilé. Santnio fait un dernier feu de la carabine qu'il porte, et se traine mourant à l'entrée du chemin creux.

PIÉTRO, *éperdu.* Du secours ! du secours !...

MÉRINO, *courant à eux.* Grand Dieu !.. Santnio !..

SANTNIO, *se laissant tomber aux pieds de Mérino sans le reconnaître.* Votre bénédiction, mon père, que je meure en chrétien !...

MÉRINO, *lui prodiguant ses soins.* Mourir! toi, Santnio, mon frère !... Oh ! mais non, tu ne mourras pas : tiens, regarde, c'est moi ; c'est Mérino qui te parle.

SANTNIO, *affaibli.* Mérino ! ah! c'est le ciel qui t'envoie pour recueillir ma dernière pensée.... Inésilla ! Inésilla !.. frère, c'est à toi que je la confie... Mes lèvres brûlent... de l'eau ! ah ! de l'eau ! quelques gouttes d'eau !.. (*Ses yeux se sont fixes sur une source qui s'échappe d'un rocher à gauche.*) Là... là... (*Il se soulève avec effort, se traine aidé de son poignard et soutenu par Piétro et son frère; puis, après avoir bu quelques gouttes, il pousse un cri et s'évanouit.*)

PIÉTRO, *pendant que Mérino le panse.* Pauvre Santnio ! je viens de le rencontrer à quelques pas d'ici, se trainant avec peine, la main sur cette large blessure. (*A ce moment la fusillade devient plus vive, et semble plus rapprochée. Piétro saisissant un fusil.*) Vous, mon père, à ses côtés ; moi, sur ce rocher, la poitrine à l'ennemi ! (*Il gravit le rocher, va se placer sur la pointe et tire. A ce coup de feu, plusieurs ont répondu. Piétro laissant tomber sa carabine.*) Une balle au cœur !... ah ! *A mérino.*) Mon père, au nom de Dieu ! la prière des morts pour Santnio et pour moi !

MÉRINO, *gravissant précipitamment le rocher.* Au nom de l'Espagne ! la vengeance pour tous deux !

Piétro chancelle, tourne sur lui-même, et tombe précipité du haut du rocher dans le défilé. Mérino prend sa place, ramasser sa carabine, charge, tire, recharge et tire encore. La fusillade, d'abord très-vive, se ralentit peu à peu et bientôt semble s'éloigner.

MÉRINO, *revenant en scène.* Bravo ! bravo ! Nuguez... L'ennemi culbuté, refoulé sur tous les points !.. Ah ! la bonne journée ! Pas une des balles sorties de cette carabine qui n'ait rencontré la poitrine d'un joséphinos! Santnio, comme frère, je t'ai vengé ! (*Jetant sa carabine et s'agenouillant auprès du corps de Santnio.*) Comme ministre de l'église, puissent mes prières t'ouvrir les portes du ciel.

SCENE IX.

LES MÊMES, NUGUEZ ET SES COMPAGNONS.

TOUS, *entrant.* Victoire !

NUGUEZ, *vivement.* Santnio !... où est Santnio ?... Qu'ai-je vu ! mort !...

MÉRINO. Non, Dieu n'a pas encore détruit son ouvrage... De prompts secours, et Santnio est peut-être sauvé.

NUGUEZ. A quelques pas d'ici, dans ces montagnes, est la cabane d'Isénilla; qu'on l'y transporte : Si Dieu consent à prolonger les jours de Santnio en faveur de quelqu'un, ce sera en faveur d'Inésilla. (*Mérino, et quelques hommes, soutiennent et emportent Santnio.*

SCENE X.

NUGUEZ ET SES COMPAGNONS, *puis ensuite* MERINO.

Moment de silence. Le découragement s'est emparé des guérillas, qui, les yeux attachés sur Santnio, semblent voir s'éloigner avec lui toutes leurs espérances.

MICHELI. Malheureux Santnio !

NUGUEZ, *avec accablement.* Plus malheureux encore nous, qui restons sans chef et sans appui... Avec Santnio, nous pouvions beaucoup; sans lui, nous ne pouvons rien.

MICHELI. Qu'allons-nous devenir ?

Tous se rapprochent de Nuguez comme pour lui adresser la même question.

NUGUEZ. S'il ne fallait que de l'audace pour commander, je vous dirais : Enfans, me voilà! mais, il faut autre chose, et je

dis comme vous : qu'allons-nous devenir ?...

MICHELI. Séparons-nous, retournons chacun dans nos foyers, et peut-être que plus tard...

NUGUEZ. Des foyers ?. eh bien ! est-ce que j'en ai, moi ?. que je retourne me coucher sous le portique de l'église de Cobarrurias ? que je recommence à demander l'aumône ?. non pas, grâces au ciel, il existe encore quelques chefs catholiques en Espagne... Ils ne valent pas Santnio, je le sais, mais qu'importe, ce sont des chefs; Pajellas, L'usua. Machon de Présencio, Latré de Celada del Camino. et tant d'autres !.. j'irai les rejoindre et je vous engage à en faire autant. (*Mouvement général.*) Est-ce donc à des gens de cœur comme nous, à attendre patiemment la fin de toute chose ? quoi ! mourir régulièrement ! être enterrés au cimetière ! mêler sa cendre à celle de ces imbéciles de bourgeois qui pourrissent dans leurs linceuls, mort de fièvre où tout au plus d'apoplexie ?.. à nous des hasards, un trépas violent, une haute potence avec un bon collier de chanvre, ou bien encore, du bruit, un combat, une balle qui arrive en face et jette raide sur le pavé.

TOUS. Partons !...

MÉRINO. *paraissant tout-à-coup, sur le rocher à droite* Un instant ! Dieu, qui a mis dans vos cœurs cet enthousiasme, s'est aussi emparé du mien : il m'inspire, il m'exalte, il vous crie par ma voix que le temps des miracles est revenu (*Descendant en scène.*) Mais pourquoi vous parler en prophète ?... à des soldats il faut parler en soldat, ce chef qui vous manque, vous l'aurez... et ce n'est aucun de ceux que tu as nommés, Nuguez; ce chef, c'est l'aventurier de Vada, de Yebec et de Somaya. *Ecartant sa robe de prêtre et apparaissant en costume de guerre.*) C'est Jéronimo Mérino.. l'homme à l'espingole ! (*Surprise générale.*)

NUGUEZ, *avec étonnement.* Eh quoi, tu serais ?...

MÉRINO. Le successeur de Santnio votre chef; je le suis, parce que je me sens au cœur et dans la tête tout ce qu'il faut pour cela : je le suis, parce que j'ai compris ce que vous valez et ce que je vaux — Trop long-temps j'ai lutté contre ma destinée, qu'elle s'accomplisse; qu'en sortant du carnage, je n'aie plus à cacher sous ma robe de prêtre mes mains teintes de sang; mais que je puisse les montrer avec orgueil en disant : j'étais à la bataille... Espagnols, ce masque d'acier qui jusqu'ici couvrait mon visage, je le brise, l'ennemi désormais me verra face à face..

De bruyans et unanimes applaudissemens ont accueilli ces paroles.. tout-à-coup des cris de fureur se font entendre. Tout le monde se dirige vers le chemin creux. Don Tapia et plusieurs moines du couvent de St-François, amènent Alvarez qu'ils ont fait prisonnier.

SCENE XI.

TAPIA, ALVAREZ, MERINO, NUGUEZ, MOINES, GENS DE LA TROUPE DE MÉRINO.

DON TAPIA ET LES MOINES. Mort aux joséphinos !

NUGUEZ. Ou avez-vous rencontré cet homme ?

DON TAPIA. Dans les montagnes; séparé de sa troupe après le combat, il cherchait à fuir; nous l'avons arrêté, désarmé, et nous vous l'amenons pour qu'il soit fusillé sur-le-champ. Où est votre chef ?

NUGUEZ, *lui montrant Merino.* Notre chef .. le voilà.

DON ALVAREZ ET TAPIA, *en même tems.* Mérino !..

MÉRINO, *qui n'a pas encore regardé le prisonnier Après s'être remis il passe à lui, et du ton de l'intérêt.*)

MÉRINO. Alvarez, te souviens-tu du chevrier de Cobarrurias ?

DON ALVAREZ, *froidement.* Si près de la mort, je ne me souviens que d'Elvire, à qui je dois mes pensées.. d'Elvire que je laisse sur cette terre seule et abandonnée.

MÉRINO. Où est-elle ?...

DON ALVAREZ. A Madrid

MÉRINO. Heureuse ?...

DON ALVAREZ. Autant qu'il a d pendu de moi qu'elle le fût jusqu'à ce jour.

MÉRINO, *à lui même après un moment de réflexion* Qu'elle le soit encore, qu'elle le soit toujours... va-t'en, tu es libre. (*Etonnement général.*)

DON TAPIA. La liberté pour un joséphinos, pour un ennemi de l'Espagne ?..

DON ALVAREZ, *vivement.* Ennemi de l'Espagne!... moi, qui n'ai pas dans le cœur une seule pensée qui ne soit pour elle !.. Moine, ne crois pas que je cherche à éviter le sort qui m'attend, ou que je m'abaisse à vouloir me justifier à tes yeux, je sais que tes pareils ne pardonnent jamais; dès l'instant que brisant mon épée sur les rochers fumans du sang de mes frères, je me livrai à toi, j'étais décidé à mourir — qu'on charge donc les armes, qu'on me place contre ces rochers, et que tout soit fini.. mais qu'en tombant j'emporte du moins mon estime et celle de mon pays.

DON TAPIA. Ton pays! les Français auxquels tu t'es joint, ne sont-ils pas nos oppresseurs ?

DON ALVAREZ. L'homme qui les com-

mande est un de ces hommes que Dieu envoie de loin en loin.. sa mission est grande et sacrée... Moine, je te plains si tu ne vois dans Napoléon qu'un conquérant, moi j'y vois autre chose. Napoléon a été choisi par la providence pour saper les vieux trônes de l'Europe et pour faire crouler avec eux les abus et les préjugés.. cette tâche accomplie, Napoléon disparaîtra dans la tempête, et alors sur l'horizon agrandi, se lèvera le jour pur et brillant de la liberté!

DON TAPIA ET LES MOINES. Qu'il meure! qu'il meure !..

MÉRINO, *d'une voix forte et impérative.* Silence!.. moi seul ici ai le droit de commander, et j'engage quiconque l'oublierait, à se le remettre promptement en mémoire ...— Approche, Alvarez. (*Après une pause.*) Depuis que nous nous sommes rencontrés sur la place de Cobarrurias quelle a été ta vie ?

DON ALVAREZ. Celle d'un soldat qui demandait chaque jour à Dieu la première part du péril, et à qui Dieu l'a souvent envoyée.-Neveu du comte d'Alméia, jeune, riche, entouré de prestiges, j'aurais pu m'appuyant d'un côté sur mon blason et de l'autre sur ma fortune, m'endormir dans la mollesse et l'oisiveté, je ne l'ai pas fait.. J'ai combattu, partout où il y avait à combattre; ce matin encore j'étais dans les montagnes, et c'est moi qui ai blessé votre chef Santnio.

TOUS. Toi !...

NUGUEZ. Assassin !...

ALVAREZ. Je l'ai frappé en face.

Mouvement général, Mérino fait un geste et le calme se rétablit.

MÉRINO. A vous, don Tapia. — Le ciel, dans sa libéralité, vous a départi de longues années.. quel en a été l'emploi?.. Eh bien! vous hésitez !.. je vais vous le dire, moi... enfermé derrière les murs d'un cloître, étranger à la terre, tout au ciel, vous avez laissé tomber vos jours un à un... aucune de ces émotions qui font vivre ou tuent... aucune de ces passions qui produisent les grandes vertus ou les grands crimes — et vous voulez juger ceux qui n'agissent que par elles? et vous, qui ne savez pas le prix d'une heure dans la vie, vous demandez la vie d'un homme ? ah! ce serait infâme !.. Moine, retourne sonne les cloches de ton couvent... (*Retirant une carabine des mains de Tapia, et la présentant à don Alvarez désarmé.*) Toi, soldat, prends cette arme et va mourir au champ de bataille.

NUGUEZ. Bien! bien! Mérino !... et maintenant Nuguez te le dit au nom de tous: à toi nos cœurs et nos bras, à toi jusqu'à la mort!

TOUS. Jusqu'à la mort !

MÉRINO, *la croix dans une main et dans l'autre son espingole.* Marchons donc : dans une main le signe du salut, dans l'autre la victoire!

Tous se précipitant sur ses pas, et brandissant leurs armes avec enthousiasme :

La Victoire !..

TABLEAU.

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

La scène se passe en 1818, dans le couvent de Sainte-Claire, aux environs de Roa. A gauche du spectateur, au second plan une chapelle gothique et les bâtimens dépendans du cloître. De l'autre côté un grand mur avec porte communiquant au dehors, et de ce mur jusqu'au fond, une galerie en ruines, au travers de laquelle on aperçoit les jardins. Plus loin une muraille de clôture, et au-delà encore une vue des montagnes.

(Au lever du rideau, le tocsin et des coups de feu se font entendre au loin ; un bruit de tambours, d'armes et de pas précipités, annonce que des troupes défilent derrière le mur qui sert de clôture au couvent. Sur le devant de la scène sont quelques groupes de religieuses, ayant chacun une bannière représentant des images différentes. Toutes sont agenouillées en face de la chapelle, et prient avec ferveur.)

SCÈNE PREMIÈRE.

RELIGIEUSES, DONA MATHÆA, DONA ELVIRE.

DONA MATHÆA, *s'adressant à une sœur qui tient un drapeau noir.* Exécutez mes ordres; en voyant ce signe de deuil, il n'est pas un Espagnol qui ose franchir cette enceinte, si ce n'est pour nous défendre. (*Aux autres religieuses*) Vous, mes sœurs, demeurez en prière; puisse Dieu vous entendre et nous préserver des dangers qui nous menacent! (*Pendant ce tems l'ordre de dona Mathæa vient d'être exécuté, et le signe de détresse a été hissé à une haute branche de fer fixéed l'angle du mur de droite. — L'abbesse continuant.*) Malheureuse Espagne! depuis treize ans déchirée par la guerre civile et la guerre étrangère!.. Jadis Napoléon, aujourd'hui les cortès!... deux partis en armes! d'un côté l'armée de la foi, de l'autre les troupes constitutionnelles!

DONA ELVIRE. Est-il vrai ma tante, que le roi, prisonnier ait été entrainé à Cadix!

DONA MATHÆA. On le dit... chère Elvire. Combien je me repens de t'avoir engagée à venir près de moi; dans ces tems de trouble et de désordre tu eusses été plus en sûreté à Madrid.

DONA ELVIRE. A Madrid! seule, isolée? car vous le savez, plein d'enthousiasme et n'écoutant que ce qu'il appelle son devoir, Alvarez s'est levé au premier cri de liberté, et a couru se ranger sous l'étendard du général l'Empécinado.

DONA MATHÆA. Ah! lorsque je m'opposais à ton mariage, c'est que je pressentais bien que don Alvarez serait un ennemi de plus à la sainte cause qu'a toujours défendue notre famille!.. Pauvre femme! à quels regrets un caprice de jeune fille n'a-t-il pas voué ta vie?

DONA ELVIRE, *tristement.* Un caprice!... ma bonne tante, ne revenons point sur le passé; il est des chagrins dont rien ne console, et que le tems lui-même ne saurait affaiblir!... Un jour, lorsque j'aurai trouvé dans cette retraite où j'entre à peine, le calme que j'y suis venue chercher, je vous ouvrirai mon cœur; mais, jusques-là, ne renouvelez pas par les reproches de votre tendresse des souvenirs que je dois effacer, et qui me détourneraient de l'œuvre que je veux accomplir; car ma résolution est prise, j'ai dit adieu au monde et je ne sortirai plus d'ici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, une SŒUR.

DONA MATHÆA, *vivement.* Eh bien! ma sœur, le bruit semble s'être éloigné, sait-on enfin à quelle cause attribuer cette alerte?

LA SŒUR. Non, madame, personne encore ne s'est présenté au guichet, si ce n'est un homme accablé de fatigue qui vient d'apporter ce billet, ajoutant aux plus instantes prières de vous le remettre, que dans quelques minutes il reviendrait en chercher la réponse.

DONA MATHÆA. Voilà qui est étrange!... donnez. (*Elle prend le billet, et après l'avoir parcouru.*) Que vois-je!... ah! courez, prenez les clefs de cette porte, et dites à cet homme ainsi qu'à celui qu'il accompagne, que l'abbesse de Sainte-Claire est prête à les recevoir.

LA SŒUR. Mais, madame, cet homme était seul.

DONA MATHÆA, *vivement.* Allez, vous dis-je.

La religieuse sort.

SCENE III.

Les Mêmes, *excepté la sœur qui vient de sortir, et qui reparaît bientôt.*

Dona Elvire, *à l'abbesse.* Que signifie?

Dona Mathæa, *rassemblant autour d'elle toutes les religieuses qui montrent autant de curiosité qu'Elvire.* Apprenez que l'engagement qui vient d'avoir lieu, était entre les troupes du général l'Empécinado et les gens de Mérino.

Toutes, *vivement.* Mérino !

Dona Mathæa, *continuant.* Qu'il y était lui-même ; qu'il a été vaincu, et que sauvé comme par miracle, il est ici près, blessé et me demandant un refuge.

Dona Elvire, *vivement.* Ah! ma tante, vous avez bien fait, il faut le secourir.

La sœur revient et court ouvrir la porte du fond.

La Sœur, *regardant au dehors.* Cette place est déserte, ils ne seront vus de personne; les voici.

SCENE IV.

Les Mêmes, Mérino, Nuguez.

Nuguez porte Mérino qui semble avoir presque perdu l'usage de ses sens. Il le pose sur un banc à droite ; toutes les religieuses l'entourent avec le plus vif intérêt et cherchent à lui prodiguer leurs soins.

Nuguez. Que le ciel soit loué ! et que sa bénédiction tombe sur vous, braves et dignes sœurs ; enfin le voilà en sûreté!

Dona Elvire, *vivement.* Grand Dieu ! son sang coule...

Et en même tems elle déchire une partie de son vêtement pour panser sa blessure.

Nuguez. Oui... c'est un coup de sabre, dont heureusement il n'a reçu que la moitié, car j'étais là, moi, et voici l'autre.

Il retrousse froidement sa manche, et montre une large entaille sur son bras.

Dona Mathæa. Dans quel affreux état !.. (*S'adressant aux sœurs.*) Secourez aussi cet homme.

Deux sœurs s'approchent de Nuguez et veulent le panser.

Nuguez, *prenant le linge qu'elles lui destinent et s'enveloppant le bras lui-même.* Non, non, ma peau est trop noire et trop rude, pour vos blanches mains : je me suis ainsi pansé cinquante fois, et ce sont ces chevrons-là qui témoignent de nos services, à nous autres guérillas. (*Montrant Mérino.*) Occupez-vous de lui, sa vie est plus précieuse que la mienne. (*Une sœur vient d'apporter un flacon de vin ; on en a fait boire à Mérino, et l'on en présente également à Nuguez. Nuguez continuant*) Oh ! pour ça... à la bonne heure ; ça nous fera plus de bien que tout le reste. Car nous sommes exténués de fatigue... lui surtout ; seize lieues sans descendre de cheval, et un combat de plus d'une heure.

Dona Mathæa. Mais comment se fait-il ?...

Nuguez. A la tête d'un corps de trois cents volontaires, nous nous rendions à Ormus, où nous attendent des forces plus nombreuses. Selon son habitude, Mérino avait pris les devans; je l'accompagnais avec une poignée d'hommes, trop nouveaux, par malheur, car ils ignoraient qu'avec lui on se fait tuer plutôt que de fuir : nous venions de traverser Roa, lorsqu'à l'entrée de ce bourg, une bande commandée par l'Empécinado lui-même, se présente à nous et nous barre le passage. Certain que la retraite est impossible, et qu'il lui faut accepter le combat, d'un coup-d'œil Mérino les compte, et d'une voix de Stentor : Amis, s'écrie-t-il, ils sont environ trois cents, nous sommes trente, chacun dix hommes, et à nous la victoire!

Mérino, *se levant précipitamment, et sans voir Elvire qui se mêle à ses compagnes et gagne l'autre côté de la scène.* La victoire !... qui ose prononcer ce mot devant moi ? ignorez-vous donc que j'ai été vaincu ?

Il retombe sur le banc, et porte la main sur sa poitrine, avec les marques de la plus vive souffrance.

Nuguez. Ah! ce n'est pas sans avoir longtems disputé le terrain, au moins! et si la partie avait été moins inégale... Mais, patience; Santnio et le reste des nôtres ne peuvent tarder à nous rejoindre, et avec eux, du secours et de la vengeance.

Mérino, *vivement ; puis d'une voix par fois entrecoupée.* Santnio !... Ah ! tiens, Nuguez, ne me parle pas de lui; c'est le mari de ma sœur ; à ce titre, affection et fraternité, voilà ce qui devrait régner entre nous... et pourtant il n'en est pas ainsi. Depuis le jour où, à son défaut, je fus proclamé votre chef dans les montagnes de la vieille Castille; depuis le jour où debout à côté de son corps sanglant, je saisis le pouvoir qui lui échappait, Santnio est devenu mon rival. Jaloux de mon autorité, Santnio semble prendre à tâche de me braver : aujourd'hui encore, s'il se fût rendu à mon appel... l'insensé !... Oh ! mais tu l'as dit, Nuguez, la vengeance !..

Nuguez. A la bonne heure ! c'est ainsi que tu es digne de nous et de toi. Cepen-

dant, avant de nous préparer à quitter cette retraite, prends encore quelques instans de repos; moi, je vais observer ce qui se passe au dehors et veiller à ta sûreté.

MÉRINO, *Aux religieuses qui s'apppochent de lui comme pour lui offrir de nouveaux services.* Merci, mes sœurs, je n'oublierai pas vos bons soins.... Mais j'ai besoin d'être seul, laissez-moi...

Nuguez vient de s'éloigner. Dona Mathæa fait signe aux religieuses d'obéir au desir de Mérino; toutes se retirent alors, en silence, à l'exception d'Elvire qui, inquiète de l'agitation où elle voit Mérino, s'est arrêtée au fond du théâtre.

MÉRINO, *sans la voir, et se croyant seul.* Vaincu !... renversé de cheval !... foulé aux pieds de ses indignes ennemis !... Ah! pourquoi m'ont-ils laissé vivre !... La vengeance !... Nuguez me l'a promise... mais arrivera-t-elle ? Et qui me dit qu'une seconde défaite ne complètera pas celle-ci !... et puis, quelle sera la confiance de mes amis, lorsqu'ils me retrouveront blessé et encore tout couvert de la poussière où m'ont traîné les soldats de l'Empécinado ? Ah! qu'il n'en soit pas ainsi, plutôt la mort!.. (*Il saisit un de ses pistolets qu'il arme, et se jetant à genoux.*) Pardon, pardon, mon Dieu ! écartez de moi ces pensées de suicide, car je n'y résisterais pas. (*Elvire qui l'observe, pousse un cri et s'élance vers lui. Mérino s'arrêtant stupéfait.*) O ciel ! mes yeux ne me trompent-ils pas ? dona Elvire !... l'épouse de don Alvarez, au couvent de Sainte-Claire !... Alvarez n'existerait-il plus ?

DONA ELVIRE, *dans le plus grand trouble.* Il existe, et j'ai frémi en apprenant que c'est par les troupes de l'Empécinado que vous avez été défait; car il commande sous ses ordres.

MÉRINO. Et vous êtes ici ?... Il a donc manqué au serment qu'il m'a fait de vous rendre heureuse ? qu'il tremble alors... Il faudra qu'il me rendre compte de vos larmes.

DONA ELVIRE. Mes larmes !.. ah ! il ne les a pas causées, je vous le jure, et j'ai déjà trop de torts envers lui, pour ne pas le défendre contre votre colère. (*Mouvement de Mérino.*) Oh! mais vous ne m'écoutez plus; ce regard morne et farouche... Mérino, vous avez une horrible pensée ?

MÉRINO, *ne l'écoutant plus.* Vaincu !... La honte !... (*Fixant le pistolet qui est tombé de ses mains.*) Cette arme !... (*A Elvire.*) Eloignez-vous.

DONA ELVIRE. Oh ! non !...

MÉRINO. Je l'exige...

DONA ELVIRE, *avec un mouvement de frayeur.* Ah ! vous voulez mourir !

MÉRINO, *hors de lui.* Oui...

DONA ELVIRE. Mourir ?... est-ce donc à une femme à vous donner des leçons de courage ?... Ecoutez-moi. Comme vous, plus d'une fois j'aurais pu appeler la mort, car vous ne savez pas, oh! non, vous ne savez pas combien j'ai souffert depuis dix ans !

MÉRINO, *vivement.* Vous ?

DONA ELVIRE, *vivement émue.* Cette confession, ce n'est pas à Mérino, l'ami de mon enfance, que je consens à la faire; il m'a repoussée; c'est au prêtre que je m'adresse. (*Avec un ton solennel.*) Et le prêtre doit entendre avec calme la pénitente qui s'agenouille devant lui.

Mérino pensif et troublé se laisse tomber presque machinalement sur le banc. Il ôte les armes qu'il porte, tire une croix de son sein et la donne à baiser à Elvire qui vient de s'agenouiller devant lui.

MÉRINO, *après un moment de silence.* Parlez, Dieu seul maintenant vous écoute, et le pécheur repentant a droit à sa clémence.

DONA ELVIRE. Ah! que j'ai besoin de le croire, mon père! si vous saviez combien je suis à plaindre !... et pourtant, loin d'avoir manqué à aucun des devoirs que l'honneur m'impose, je me suis sacrifiée pour les remplir. Devant les lois humaines, ma conduite est sans reproche, je le sais, mais devant ma conscience elle est coupable, affreuse, car c'est un grand crime; n'est-ce pas, que de recevoir la foi d'un époux, le cœur rempli d'un autre amour ?

MÉRINO, *vivement attentif.* Que dites-vous ?...

DONA ELVIRE, *continuant.* Que lorsqu'Alvarez me déclara sa passion, un autre occupait depuis long-tems toutes mes pensées. Mais cet autre, il était pauvre, obscur, et bien que j'eusse deviné son ame, que j'eusse pressenti quelles destinées l'attendaient un jour, j'en étais sûre, ma famille eût alors désavoué mon choix, et pourtant, je l'aimais, mon père, je l'aimais... à me rendre coupable, si pour me défendre moi-même de ma propre faiblesse, je n'avais eu le courage d'élever entre nous une barrière insurmontable..., j'acceptai les vœux d'Alvarez. Mais quelle chaîne! quel long supplice qu'un hymen sans amour !... j'avais fui de Cobarrurias, mais j'y avais laissé tout ce qui pouvait m'attacher au monde; triste, abattue, oubliant même que le ciel m'avait donné un fils, j'espérais mourir de douleur... un

événement vint rallumer la dernière étincelle de ma vie expirante : la guerre venait d'être déclarée; l'Espagne était en armes; lui aussi se leva pour défendre la patrie : bientôt un nom ignoré jusqu'alors, vola de bouche en bouche, et vint frapper mon oreille ; ce nom, c'était le vô... (*Mérino faisant un mouvement de surprise, Elvire confuse se reprend aussitôt.*) C'était le sien : un homme fixait les regards de tous, et cet homme c'était lui !... lui, combattant pour les principes dans lesquels fut élevée ma jeunesse; lui, alors grand, honoré, et ne devant sa fortune qu'à son génie, à son courage !.. (*S'animant par degrés.* Je ne pus résister à tant de prestiges, ma passion se réveilla avec plus de force ; il me semblait qu'en l'aimant je m'associais à sa gloire!... Avec quelle ivresse j'écoutais le récit de ses exploits ! A chaque nouvelle action qu'on citait de lui, je sentais mon amour s'accroître : il devint un héros ; j'étais en délire, j'étais presque folle !...

MÉRINO, *se levant et ne pouvant se contenir davantage.* Assez, assez... oh! non, c'est impossible... tout ce que je viens d'entendre est un songe; car tu me montrais le ciel, et je sens que l'enfer est dans mon cœur. Aimé de toi !... mais conçois-tu bien que si cet homme le savait, il y aurait aussi de quoi le rendre fou?

DONA ELVIRE, *toujours à genoux.* Ah ! il ne m'aimait pas, lui !

MÉRINO, *avec véhémence.*. Et qui te l'a dit? En te donnant à un autre, crois-tu qu'il n'a pas eu autant de courage que toi? Il ne t'aimait pas, dis-tu ? Ah ! ces paroles sont un blasphème, car il t'aime encore !... non plus de cet amour d'amant qui d'abord a brûlé sa poitrine, mais de ce saint attachement qu'on a pour une sœur chérie; et s'il te voyait, Elvire, oh ! j'en suis sûr, il te rappellerait tes devoirs; il te dirait : pour te punir toi-même des torts que tu te trouves envers ton époux, tu as résolu de le fuir et de renoncer au monde? tu as un enfant, et tu l'abandonnes ? Mais cette faute est la seule que tu aies commise... (*La relevant.*) Dieu ne demande pour le servir que des cœurs libres, et le tien ne l'est pas... Elvire, la société te réclame, et le cloître te repousse ; sois épouse vertueuse, sois bonne mère, remplis la mission que la nature t'impose, c'est tout ce que le ciel exige de toi, c'est le plus bel hommage que tu puisses rendre à Dieu.

En achevant ces paroles, Mérino semble vivement ému. Il est debout, lève les yeux d'un air inspiré, et demeure les mains étendues sur la tête d'Elvire comme pour la bénir et appeler sur elle la protection céleste.

SCENE V.

LES MÊMES, *et bientôt après*, NUGUEZ.

Quelques coups de feu au loin, des voix confuses, et un bruit de crosses d'armes résonnant à terre, se font entendre au dehors.

MÉRINO, *changeant d'attitude et saisissant ses armes.* Quel est ce bruit... y aurait-il trahison ?... sont-ce des ennemis ou des frères ?

DONA ELVIRE, *encore émue.* Ah ! rassurez-vous, nul n'oserait en ces lieux...

NUGUEZ, *accourant en désordre.* Mérino, un grand danger te menace...

MÉRINO, *avec sang-froid.* Qu'est-ce donc ? pour la première fois on dirait que tu trembles?

NUGUEZ, *vivement.* Oui, mais pour toi seul, et c'est de rage !

DONA ELVIRE, *de même.* O ciel ! qu'a-t-il à craindre ?

NUGUEZ, *à Mérino.* La troupe de l'Empécinado vient de rentrer dans ce village ; elle cerne le couvent; Alvarez, que j'ai reconnu, en a fait enfoncer les portes, et il est sur mes pas.

DONA ELVIRE, *avec effroi.* Alvarez ! ah ! comment éviter ses regards ?...

Elle aperçoit la chapelle et s'y précipite.

NUGUEZ, *inquiet et vivement.* Mérino, il faut fuir...

MÉRINO, *avec indignation.* Fuir ?.... et devant Alvarez ! tu ne me crois pas capable d'une pareille lâcheté ; tu m'aurais déjà brûlé la cervelle.

NUGUEZ. Mais...

MÉRINO, *avec colère.* Tais-toi; charge tes armes, donne ton ame à Dieu, et prépare-toi à mourir.

NUGUEZ, *à part en apprêtant ses pistolets.* Diable d'homme, va !

En ce moment des sons de trompes sauvages se font entendre dans l'éloignement ; tous deux prêtent l'oreille avec attention.

SCÈNE VI.

MÉRINO, NUGUEZ, DONA MATHÆA *et* QUELQUES RELIGIEUSES.

DONA MATHÆA, *entrant précipitamment.* (*à Mérino.*) Ah ! mon père, qu'allez-vous devenir ? car, ils me l'ont dit, ce n'est qu'à vous qu'ils en veulent. «S'il est ici, s'est écrié don Alvarez, il n'en sortira pas vivant.. Puis il a laissé dans le parloir les hommes qu'il commande, et s'est dirigé seul du côté de ces jardins.

MÉRINO, *souriant de rage.* Seul ! l'imprudent !

DONA MATHEA, *priant.* O mon Dieu ! ne nous enverrez-vous donc aucun secours ?

NUGUEZ, *prêtant toujours l'oreille, et entendant des sons de trompes plus rapprochés.* Ecoutez, écoutez... Oui, oui, cette fois, j'en suis sûr.

MÉRINO, *écoutant aussi.* En effet...

NUGUEZ, *de même.* Ce sont eux !... ce sont nos frères !... et juste à point nommé (*A part.*) Ah ! il y a du bon Dieu là-dedans !... (*Il se signe.*)

MÉRINO, *avec joie.* Qu'Alvarez vienne donc maintenant, c'est à lui de trembler !..

NUGUEZ, *précipitamment.* Il faut les prévenir, et je m'en charge. (*A dona Mathæa.* La clef de cette porte?... (*A Mérino.*) Tâche de contenir l'ennemi ; gagne du tems, seulement quelques minutes ; je n'en demande pas davantage pour revenir te délivrer, et les écraser tous.

Dona Mathæa lui remet la clef qu'il demande ; il ouvre la petite porte, et disparait avec la plus grande promptitude.

SCENE VII.

MÉRINO, DON ALVAREZ.

MÉRINO. *allant au-devant de lui de quelques pas.* Alvarez, c'est moi que tu cherches, n'est-ce pas ? eh bien ! me voici...

Il va tirer sur lui.

DON ALVAREZ, *froidement.* Arrête, Mérino, et ne commets pas un meurtre inutile, un meurtre que tu ne manquerais pas de déplorer toute ta vie.

MÉRINO. Te trouverai-je donc toujours devant moi ?

DON ALVAREZ. Oui, tant que tu combattras pour l'absolutisme et moi pour l'indépendance ; mais je ne viens pas insulter à ta conviction, respecte la mienne, et sache que quelles que soient les couleurs qu'ils adoptent et le drapeau qu'ils défendent, entre deux hommes d'honneur, deux hommes réellement braves, il y a là (*Il met la main sur son cœur*) quelque chose qui les rend dignes l'un de l'autre. Ecoute-moi : tout-à-l'heure, pendant le combat que nous venons de te livrer, ta perte, je l'avoue, était le but où tendaient tous mes efforts ; ici, et maintenant que l'épée est rentrée dans le fourreau, ta vie est sacrée pour moi. Mais l'Empécinado qui te poursuit, pensant que tu avais pu trouver un asile dans ce couvent, les perquisitions les plus minutieuses allaient y être faites ; c'est alors que j'ai sollicité la permission de les diriger moi-même, non pour te livrer comme un lâche, mais pour te sauver à mon tour. (*Mouvement de Mérino ; Alvarez continuant.*) Te souviens-tu des montagnes de la vieille-Castille ? pourquoi serais-je moins généreux que tu l'as été ? Mérino, ce n'est pas ici que doit périr un homme tel que toi, c'est sur un champ de bataille, c'est en face du canon.. d'ailleurs, mes recherches sont terminées, je ne t'ai pas vu ; accepte sans honte ; fuis... seulement souviens-toi que nous sommes quittes, et que maintenant c'est la mort pour l'un de nous, à la première rencontre.

MÉRINO, *après un instant d'hésitation et de silence.* Ta main ?... tu es un brave, et tu avais raison, il n'y a pas d'opinions, quelles qu'elles soient, que l'honneur ne rapproche.

A ce moment des coups de feu se font entendre. Alvarez va sortir ; des guérillas, Santnio et Nuguez à leur tête, entrent de divers côtés et lui barrent le passage.

SCÈNE VIII.

MÉRINO, ALVAREZ, SANTNIO, NUGUEZ, GUÉRILLAS, MICHELI,

DON ALVAREZ, *avec rage.* Malédiction !... à moi, soldats !

NUGUEZ. Peine inutile, nous venons de les relever de faction, et ils se reposent maintenant.

DON ALVAREZ. Quoi ! ces coups de feu...

SANTNIO. Etaient l'annonce de la défaite de ton chef.

MÉRINO, *vivement et avec joie en parlant à Santnio.* L'Empécinado vaincu, repoussé à son tour !... Ah ! répète-le-moi, frère, répète-moi que tu nous a vengés ?

SANTNIO, *désignant Alvarez.* Vengeance incomplète, tant qu'il subsistera un seul de nos ennemis.

MÉRINO. La personne de celui-ci est sacrée, qu'on lui livre passage ; je le couvre de ma protection : de par Jéronimo Mérino, passage à don Alvarez.

SANTNIO, *s'élançant sur Alvarez et le frappant.* De par Antonio Santnio, mort à don Alvarez !

Alvarez pousse un cri et tombe.

MÉRINO, *à Santnio.* Malheureux !...

SANTNIO. Ta parole est prompte, Mérino, mais mon poignard l'est encore plus.

MÉRINO, *portant sa main sur la blessure d'Alvarez.* Frappé d'un stylet au cœur !... lâcheté ! trahison !

ALVAREZ, *expirant.* Liberté ! liberté pour l'Espagne !

MÉRINO, *furieux.* Mort !... et tu l'as tué, toi ?...

SANTNIO, *froidement.* Moi.

MÉRINO. Malgré mes ordres ?

SANTNIO. J'ai eu pitié de ta faiblesse.

MÉRINO. Je n'aurai pas pitié de ta désobéissance.

SANTNIO. Je l'ai frappé aujourd'hui; jadis je le fus par lui, tiens, regarde.

Il ouvre ses vêtemens et montre sa sa poitrine une large cicatrice.

MÉRINO. Assassin, toi qui te sers du poignard contre celui qui s'était servi d'une épée!

SANTNIO. Traître, toi qui défends l'ennemi de ton frère, contre ton frère!

MÉRINO, *hors de lui.* Un traître! moi?.. l'infâme!.. (*Se tournant vers tous.*) Vous l'entendez? il m'insulte, il m'outrage... Santnio, ma patience fut longue, mais l'heure du châtiment est enfin arrivée : tu n'es plus pour moi que le meurtrier d'Alvarez. Qu'on s'en empare...

Tous les guérillas font un mouvement.

MICHELI, *se jetant devant Santnio.* Porter la main sur l'un de nos plus braves camarades, humiliation!..

SANTNIO, *se mettant en devoir de résister.* Qu'un seul ose donc m'approcher, et d'un coup de ce poignard encore sanglant, j'envoie son âme rejoindre les âmes de ses pères!

MÉRINO, *aux guérillas.* Quoi! vous hésitez?.. (*Il se jette furieux sur Santnio qu'il désarme et renverse.*) Maintenant qu'on le fusille. (*Mouvement.*) Mais non, je ne veux même pas lui accorder l'honneur de mourir en soldat; assassin, qu'on le livre aux juges des assassins.

SANTNIO, *avec rage.* Vaincu! désarmé!.. Oh! oui, la mort, la mort!.. rien que pour cela, je l'ai bien méritée!

Sur un geste de Mérino, on va l'entraîner; dona Mathœa entre en ce moment suivie des religieuses : elle a entendu les derniers mots prononcés par Santnio, elle se jette aux pieds de Mérino et semble le prier d'user de clémence. Dona Elvire sort aussi presque en même temps de la chapelle. A la vue d'Alvarez étendu à terre, elle pousse un cri et tombe sur son corps.

MÉRINO, *donnant le signal du départ, puis tenant à Elvire.* Veuve de don Alvarez, au nom de Dieu, dont je suis le ministre, je t'interdis le cloître... songe à tes devoirs de mère.

TABLEAU.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

La scène se passe chez Mérino, à Madrid en 1828.

Le théâtre représente un appartement très simple et mal décoré. A droite du spectateur, l'entrée d'une autre chambre; au fond, la porte principale, et une grande fenêtre avec persiennes, donnant au rez-de-chaussée sur la rue. A gauche, une seconde fenêtre et un bureau garni de papiers. De l'autre côté, au premier plan, un petit meuble : au fond, suspendus à la muraille, deux sabres, deux fusils et une espingole.

SCENE PREMIERE.

NUGUEZ, *seul, assis près de la table et arrangeant des papiers. Il tient à la main une lettre dont il lit l'adresse.*

« A don Jéronimo Mérino, rue del Calvario à Madrid... » C'est bien cela. Madrid, au lieu des montagnes... La paix au lieu de la guerre... Allons, voilà donc encore une fois les affaires bâclées! La singulière vie que celle de Sa Majesté catholique Ferdinand VII! il passe son règne sur les grandes routes... En 1808, c'était de Madrid à Bayonne; en 1823, c'était d'abord de Madrid à Cadix, et puis de Cadix à Madrid, ce qui vaut mieux pour lui... Ah, les cortès ont perdu là une belle partie, et jamais chance pareille ne se représentera pour eux. Mais Mérino, qui le reconnaîtrait à présent!.. que fait-il ici, qu'attend-il, quels sont ses projets?.. Guerrier, la multitude le saluait avec en-

thousiasme et respect; on honorait alors jusqu'à ceux de sa suite; maintenant, Mérino redevenu prêtre, passe inaperçu sur cette place où sa présence et celle des siens n'excitent pas même la curiosité des désœuvrés et des enfans... Ah, il y a honte et pitié, et il est des momens où je serais presque tenté d'ajouter foi à certains bruits... Oh, mais non, c'est impossible, et si j'en acquérais la certitude...

SCENE II.

NUGUEZ, MICHELI.

NUGUEZ, *à Micheli qui entre.* C'est toi, Micheli; eh bien! qu'as-tu appris? notre pauvre ami Santnio...

MICHELI, *avec humeur.* Ah! c'est une infamie !..... que Mérino voulant, au couvent de Sainte-Claire, punir ce qu'il appelait son insubordination, l'ait fait fusiller sur-le-champ, comme il en avait la première idée, certes! aucun de nous n'aurait murmuré. Mérino était notre chef et nous lui devions obéissance; mais que, refusant à Santnio la mort du soldat, il l'ait renvoyé devant des juges en robe, je déclare que c'est inique; et ce qui est encore pis, c'est l'acharnement avec lequel il semble s'attacher à la perte de sa victime. En vain, arrachant Santnio à un tribunal décidé d'avance à le condamner, a-t-on obtenu qu'il fût transféré à Madrid, pour être jugé par des magistrats mieux disposés en sa faveur, l'implacable Mérino l'a suivi à Madrid.

NUGUEZ. Ton amitié t'entraîne peut-être un peu loin, et je t'engage, camarade, à parler avec plus de ménagement du maître.

MICHELI. C'est qu'en vérité on ne sait que penser, lorsqu'on le voit d'un côté lutter contre les ministres du roi, en faveur du général constitutionnel l'Empécinado, et de l'autre, refuser l'appui de son nom et de son crédit à la cause de son beau-frère!

NUGUEZ, *réfléchissant.* Oui, tu as raison; il y a là quelque chose d'étrange.

MICHELI. Au reste, tout cela touche à son terme; c'est aujourd'hui que le jugement sera rendu, et je viens de la part de sa sœur, qu'il a refusé de voir jusqu'à présent, lui demander encore pour la dernière fois une entrevue... s'il refuse...

NUGUEZ. Silence !... quelqu'un.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ELVIRE, *en grand deuil.*

ELVIRE. Don Jéronimo Mérino?

NUGUEZ. absent depuis quelques heures.

ELVIRE. Où est-il ?

NUGUEZ. A l'Escurial.

ELVIRE. J'attendrai !

Nuguez lui ouvre la porte de l'appartement à droite; elle y entre.

SCENE IV.

NUGUEZ, MICHELI.

NUGUEZ, *refermant la porte de l'appartement et s'adressant à Micheli, qui se dispose à s'éloigner.* Eh bien ! où vas-tu donc ?

MICHELI. Annoncer à Inésilla que la veuve de don Alvarez est ici, et qu'il n'y a plus rien à espérer.

NUGUEZ. D'où te vient cette idée ?

MICHELI. Est-ce à toi de me le demander? Ne sais-tu pas, Nuguez, quelle est l'influence de cette femme sur Mérino ?.. Toi-même ne m'as-tu pas dit vingt fois ?..

NUGUEZ. Assez !... Je crois Mérino capable de tout, excepté d'une faiblesse.

MICHELI, *plus bas.* Et moi, je le crois incapable de résister aux suggestions de dona Elvire : nul doute qu'elle ne vienne ici pour affermir sa haine contre Santnio, elle qui, vêtue de deuil, le visage mouillé de larmes, n'a pas cessé pendant ce fatal procès de se présenter chaque jour au tribunal pour demander vengeance du meurtre de son mari. Nuguez, cette femme que je voudrais voir morte, déteste Santnio, elle nous déteste aussi, nous, qui fûmes ses anciens compagnons, et j'en répondrais, cette visite à Mérino ne peut avoir d'autre but que l'espoir de faire passer dans son cœur les sentimens qui agitent le sien.

NUGUEZ, *à part et comme frappé des dernières paroles de Micheli.* Mérino, parjure à ses amis !... (*Portant la main à un stylet caché sous son habit.*) Ah ! si je le savais...

SCENE V.

LES MÊMES, MÉRINO, *suivi de* DON ZEPHIRO.

MÉRINO *entre précipitamment, il se promène à grands pas dans la chambre ; puis s'adressant à don Zephiro qui se tient encore sur la porte.* Entrez! entrez, monsieur !... (*Se laissant tomber dans un fauteuil.*) De l'air ? Ouvrez cette fenêtre !... de l'air?... j'étouffe...

Micheli ouvre la fenêtre à gauche.

NUGUEZ, *à part et reconnaissant Zéphiro.* Mon fournisseur de 1808 !...

ZÉPHIRO, *de même.* Mon voleur des montagnes !...

MICHELI, *s'approchant.* Mérino...

MÉRINO. Encore toi ! de la part d'Inésilla, sans doute ?... Ne t'ai-je pas dit hier que je ne voulais rien entendre ?... va-t-en ! va-t-en !...

Micheli s'éloigne en laissant voir son mécontentement et faisant des signes à Nuguez.

NUGUEZ, *avec humeur et à part.* Ah ! sortons....

MÉRINO. Reste, toi, Nuguez.. je te l'ordonne...

NUGUEZ, *à part.* Je te l'ordonne... il ne dirait pas pire à son valet...

SCENE VI.

MÉRINO. NUGUEZ, ZEPHIRO.

MÉRINO, *à lui-même.* Madrid ! ville d'or et de fange !... Madrid que chacun vante et que moi j'exècre, pourquoi suis-je venu jeter mon existence entre tes murailles ?... et cet Escurial, demeure des rois, où tout devait être grand et où tout est si petit, depuis le maître jusqu'au dernier valet !... de loin, c'est quelque chose que le palais du souverain ; mais approchez, qu'y voyez-vous ? de l'or, du marbre, des habits brodés.. le mérite coudoyé par l'intrigue qui se dresse sur la pointe des pieds... un Lusua, curé de Lerma ! un Albérini, officier général ! un Tapia, ex-franciscain, maintenant chanoine, dignitaire, confident de Ferdinand VII, que sais-je, moi !... et puis, cette foule au cœur vide, vient, s'agite et tourbillonne autour d'un siége couvert de velours, et qu'on appelle un trône !... Le roi ? disais-je, je veux parler au roi ? et l'on me répondait insolemment, parlez aux ministres ! oh ! alors, je me lève enfin, sentant bien que je n'étais plus maître de ma colère. (*Se levant et se promenant.*) Mais que dis-je ?... de la colère ! quand le mépris suffit.

ZÉPHIRO, *s'avançant avec embarras.* Combien je suis heureux que don Jéronimo Mérino ait bien voulu me distinguer au milieu de la tourbe qui encombrait les antichambres de sa majesté !...

MÉRINO, *froidement.* Ne vous hâtez pas trop de me remercier ; dans quelques minutes, vous vous repentirez peut-être d'avoir consenti à m'accompagner chez moi... Nuguez, ferme cette porte.

Nuguez étonné va fermer la porte.

Mérino va ouvrir le petit meuble placée à droite, en tire un pistolet, l'arme, et le pose à côté de lui sur la table auprès de laquelle il revient s'asseoir ; Zéphiro effrayé de ces préparatifs a gagné l'autre côté de la scène.

MÉRINO, *à Nuguez.* La clé ?... (*Nuguez la lui donne.* (*Continuant.*) Nuguez ! dis un peu à don Zéphiro quel châtiment j'ai toujours infligé aux hommes qui, étant sous mes ordres, se permettaient le vol et le pillage.

NUGUEZ, *avec humeur.* Suis-je donc ici pour l'amusement de don Zéphiro ?

MÉRINO. Ah !... pas de raillerie ! Souviens-toi que ce fut pour cela que je fendis le crâne à Hornax. Hornax était pourtant mon meilleur ami : parleras-tu ?...

NUGUEZ. Eh parbleu ! on n'a qu'à le demander aux habitans de Torduellas, à ceux de Quintanilla, de Polès... Tout maraudeur était promené à travers la ville, battu de verges à chaque coin de rue, puis attaché à un poteau et mis à mort.

MÉRINO, *à Zéphiro.* Vous l'entendez, monsieur ? à mort !.... Ce que j'ai fait jusqu'à ce jour, je suis décidé à le faire de nouveau : grâce à vous, le bruit court dans Madrid que je commandais une troupe de brigands et non de soldats... Si vous avez dit vrai, ce pistolet sera pour celui de mes gens que vous me désignerez : si vous avez menti, il sera pour vous.

NUGUEZ, *après un court silence.* Ni pour lui, ni pour moi.

MÉRINO, *faisant un mouvement vers lui.* Ah ! c'est donc toi !...

NUGUEZ. Arrête ! quand cette ceinture tomba entre mes mains, tu n'étais pas encore notre chef.

MÉRINO. Donne !

Nuguez hésite ; pourtant il obéit, détache sa ceinture, et la donne à Mérino, qui la vide sur la table.

NUGUEZ. Un instant !... ce serait me prendre plus que je n'ai reçu... Elle ne contenait que deux cents réaux à l'époque dont nous parlons.

MÉRINO. Deux cents réaux !... (*Après avoir compté à la vue de don Zéphiro dont le visage s'est épanoui.*) Est-ce bien cela ?

ZÉPHIRO. Oui, oui... sans doute, et je vais...

MÉRINO. Arrière ! Il faut que l'œuvre soit complète... de la part du guérillero Nuguez au fournisseur Zéphiro : restitution... (*Il commande à Nuguez de remettre les deux cents réaux à don Zéphiro ; puis allant à la croisée, restée ouverte.*) Maintenant, de la part du fournisseur Zéphiro au peuple espagnol...

NUGUEZ *à Zéphiro.* Restitution... (*Mérino contraint Zéphiro à jeter par la fenêtre l'argent qui vient de lui être remis. Zéphiro, tremblant, hésite, passe devant le prêtre, qui le menace, et obéit. Signes de joie en dehors.*)

MÉRINO, *à Zéphiro, en allant lui ouvrir la porte du fond.* Maintenant, monsieur, sortez, et soyez à l'avenir plus avare de vos paroles.

NUGUEZ, *secouant tristement la ceinture.* Il aurait bien dû l'être un peu plus de ma bourse.

MÉRINO, *revenant à lui après le départ de don Zéphiro.* Fou que tu es, de t'affliger : je te donne plus que je ne t'ôte.

NUGUEZ, *vivement.* Quoi donc?

MÉRINO. L'honneur!

NUGUEZ, *à part.* Ah! Micheli a raison : il n'y a plus rien à faire avec cet homme-là... et je sens que je le hais.

SCENE VII.

LES MÊMES, INÉSILLA.

INÉSILLA, *dans la coulisse.* J'entrerai, j'entrerai! vous dis-je...

MÉRINO. Ma sœur! (*A Nuguez.*) Va... Et qu'elle ne puisse pénétrer jusqu'à moi!

NUGUEZ, *allant à la porte.* Il est trop tard !... la voici !.. (*A part.*) Deux cents réaux!... (*Il sort aussitôt après l'entrée d'Inésilla.*)

SCENE VIII.

MERINO, INESILLA, *puis* ELVIRE.

MÉRINO, *avec impatience.* Que me voulez-vous?

INÉSILLA. Tu le demandes, toi, de qui dépend le sort de Santnio?

MÉRINO. Toujours Santnio !...

INÉSILLA. C'est que dans ce nom est ma vie ou ma mort, ma joie ou mes tourmens; c'est que Santnio est tout pour moi, et quand d'un seul mot tu peux me rendre la plus heureuse ou la plus infortunée des femmes.... Oh ! mais, tu ne m'écoutes pas !...

ELVIRE, *sortant de l'appartement à droite.* Il vous entendra, madame.

MÉRINO *et* INÉSILLA, *avec surprise.* Dona Elvire !

INÉSILLA. La veuve de don Alvarez entre mon frère et moi! On ne m'avait donc pas trompée?

ELVIRE. Oh! rassurez-vous !... ma présence n'a rien qui doive vous alarmer. Je ne suis pas ici la veuve de don Alvarez; je suis la compagne d'enfance de Mérino, celle dont la voix eut jadis quelque empire sur son âme, et qui a résolu d'en faire un dernier essai en votre faveur.

MÉRINO. Est-ce bien vous qui parlez ainsi? vous, madame, dont la juste vengeance...

ELVIRE. Oui, la vengeance que donne la loi... Je n'ai rien négligé pour l'obtenir : on m'a vue au tribunal demander à grands cris la mort du meurtrier de mon mari. Le stylet de Santnio avait gravé sur le corps sanglant de don Alvarez mon devoir de femme : je l'ai rempli. Mais il est en un autre dont je dois m'acquitter... Mérino, cette influence que le hasard et quelques souvenirs m'ont donné sur vous, j'en serais responsable à Dieu, si je la répudiais en ce moment. Mérino, je vous somme de séparer votre cause de la mienne ; que la pensée d'Elvire s'efface devant les larmes de votre sœur !...

INÉSILLA, *l'implorant.* De ta sœur à genoux, de ta sœur se traînant à tes pieds, pâle et tremblante... au nom de notre enfance et de nos anciennes affections, au nom de notre père qui n'existe plus, et dont la bénédiction s'est étendue à tous ses enfans : grâce, grâce ! pour Santnio !

MÉRINO, *avec embarras.* Votre douleur vous égare, Inésilla, et vous fait concevoir une trop haute idée de ma puissance.... Le sort de Santnio ne dépend que de son juge : c'est à lui de décider.

INÉSILLA. Oh! vous savez trop bien que le juge n'est pas celui qui siége au tribunal : à lui a prononcer la sentence, à vous à la dicter... oui, à vous, qu'ils craignent tous, et dont ils n'attendent qu'un signe pour absoudre ou condamner.

MÉRINO. Erreur !... J'ai voulu arracher le général l'Empécinado à l'injuste arrêt de la cour exceptionnelle de Roa, et je ne l'ai pu.

INÉSILLA. Cette bienveillance que vous avez témoignée à un étranger, que dis-je? à celui qui fut jadis votre ennemi, la refuserez-vous au compagnon de votre jeunesse? à celui dont vous avez tant de fois pressé la main, en l'appelant votre frère?... oh non! ce serait horrible, abominable! oh non! n'est-ce pas? dis que tes ressentimens s'éteignent et que tu lui pardonnes... dis-le à ta sœur, ou plutôt à lui-même...

MÉRINO, *vivement.* Que je le voie! que je lui parle !

INÉSILLA, *allant au fond et élevant la voix.* Santnio !...

MÉRINO. Qu'entends-je? Santnio, ici ! chez moi !...

INÉSILLA, *rapidement.* J'ai obtenu des magistrats qu'il fût conduit en ces lieux, afin que dans vos embrassemens expirât votre haine.

MÉRINO. Jamais! jamais !

ELVIRE. Il le faut... Jadis au couvent de Sainte-Claire, vous m'avez rappelé mes

devoirs... Mérino, je vous rappelle aujourd'hui les vôtres. Dieu a marqué Caïn au front pour avoir tué son frère : ne l'oubliez pas! (*A Inésilla.*) Quant à moi, je me retire : ma place n'est plus ici... Quelle que soit l'issue de ce procès, demain je serai sur la route de Cobarrurias ; c'est là que, me plongeant de nouveau dans la retraite dont je n'aurais jamais dû sortir, j'apprendrai au fils de don Alvarez à maudire les fureurs de la guerre civile, mais à pardonner au meurtrier de son père... Adieu !

Elle gagne le fond, et s'y arrête un instant en considérant Mérino.

SCENE IX.

MÉRINO, INÉSILLA; *puis* SANTNIO, *conduit par deux soldats.*

INÉSILLA, *d'une voix étouffée par les sanglots.* Mon frère ! mon frère !...

MÉRINO, *qui est resté comme frappé desparoles d'Elvire.* Que Santnio vienne !...

INÉSILLA, *avec transport.* Ah ! Dieu l'a donc permis ?...

Elle s'élance vers la porte du fond, et veut appeler; la voix lui manque; chancelante, elle s'appuie contre la porte, et fait signe à Santnio d'entrer. Santnio entre. Moment de silence. Mérino, long-tems combattu, mais enfin, subjugué et entraîné, se précipite dans les bras de Santnio, qu'il presse contre sa poitrine. Nouveau silence. Mérino se dégage peu à peu, essuie une larme; et, apercevant Inésilla qui le contemple.

MÉRINO. Va-t-en, va-t-en, sœur; c'est la première fois de ma vie que je pleure, et je ne veux pas que ce soit devant une femme.

INÉSILLA. Songe que j'attends à cette porte. (*Elle s'éloigne ainsi que les deux soldats qui ont amené Santnio.*)

SCENE X.

MÉRINO, SANTNIO.

MÉRINO, *étonné en considérant Santnio.* Tu ne pleures pas, toi ?...

SANTNIO, *froidement.* C'est que je ne suis pas venu pour verser des larmes... Penses-tu qu'en me laissant conduire ici, j'aie eu le projet d'implorer ta pitié, moi, Santnio? Non, non ! tu connais trop bien mon énergie pour croire qu'elle se soit usée dans les fers.

MÉRINO. Et que prétendais-tu donc ?

SANTNIO. Te voir et te braver encore une fois en liberté avant que mon sort se décidât. Nous sommes seuls, Mérino ; seuls tous les deux... plus de femmes qui nous fatiguent de leurs cris; plus de vaines contraintes. Parlons franchement, et que les secrets de notre cœur soient mis à nu.

MÉRINO. Le mien un instant égaré revient à toi... Frère, oublions le passé...

SANTNIO, *avec une rage concentrée.* Que j'oublie le passé ! moi à qui tu as tout ravi ; moi, que de chef de guérillas tu as rejeté au dernier rang ; moi, fait pour commander, et que tu as forcé d'obéir !

MÉRINO. Dieu avait marqué ma place, et je l'ai prise... Dans les tems de révolution, il y a de ces hommes qui, sans avoir peut-être plus de droit que d'autres, arrivent plus haut. Je te plains de t'être trouvé sur mon passage.

SANTNIO. Et moi, je te maudis; frappé, désarmé, puis poussé dans un cachot pour y attendre une condamnation infâme... Tu ne sais donc pas ce que c'est qu'un cachot ?... un sépulcre de pierre, où, seul avec soi-même, on n'a plus qu'un vœu, la liberté ; qu'une pensée, la vengeance !

MÉRINO. La vengeance?

SANTNIO. Oui, vengeance active, implacable et qui, jusqu'à mon dernier soupir te poursuivra toujours et partout.

MÉRINO. Ah ! je fus donc bien inspiré, lorsque ma haine devança la tienne !

SANTNIO. Tremble ! si j'échappe au sort qui me menace !

MÉRINO. Trembler !... ah ! ce mot me décide : dès aujourd'hui, tu seras libre !

SANTNIO. Prends garde, Mérino ! En vain ta fausse générosité tenterait d'anéantir mes ressentimens, ils sont à moi, c'est mon bien, et nul n'a le droit d'en disposer, vois-tu?... Loin de nous les préjugés de famille ; nous ne sommes plus rien l'un pour l'autre, entre nous désormais la distance d'un stylet !

MÉRINO. Eh bien ! soit !... Le défi que tu me jettes, je serais le plus lâche des hommes si je ne le ramassais à l'instant. (*S'approchant de la table et prenant une plume.*) Je te l'ai dit : tu seras libre...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Don Tapia ! (*Mouvement de Mérino et de Santnio.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, DON TAPIA.

MÉRINO, *allant brusquement au devant de lui.* Que demandez-vous, monsieur ? après ce qui s'est passé jadis entre nous, je croyais que nous ne devions plus nous revoir.

TAPIA. Le roi, affligé du procès qui s'instruit en ce moment contre un de ses plus fidèles sujets, Santnio, et ne voulant pas s'opposer ouvertement au cours de la justice, vous fait prier par ma voix d'user de votre influence sur les membres du tribunal.

MÉRINO. Ah ! le roi souhaiterait ?...

TAPIA. Au besoin. Sa Majesté l'ordonne.

MÉRINO. Un ordre ! (*Apart.*) A moi, qui n'en ai jamais reçu de personne. — Ferdinand me prendrait-il pour un de ces valets qui n'ont d'autre volonté que la sienne ? (*Jetant les yeux sur Santnio.*) Un ordre !... lorsque cette lettre en faveur de Santnio... eh bien ! non... non. (*Il prend la lettre, hésite un instant, la déchire et se met à en écrire une autre. Après avoir écrit :*) Holà !... *Les deux soldats qui ont amené Santnio reparaissent.*) Qu'on le ramène au tribunal.

INÉSILLA, *se précipitant en scène et courant à Mérino assis près de la table où il écrit encore.* Mon frère !...

SANTNIO, *à part.* Inésilla à ses pieds, avilissement !... Ah ! mais patience !... patience !...

MÉRINO, *lui remettant le billet qu'il vient d'écrire.* Ce billet pour le président du tribunal.

INÉSILLA, *avec joie.* Courons !... sauvé !.. il est sauvé ! (*Elle s'élance à la porte et disparaît.*)

SANTNIO, *s'approchant lentement de Mérino.* Adieu ! quoi qu'il arrive, haine à mort !

MÉRINO. A mort... (*Santnio et les soldats s'éloignent par le fond.*)

SCENE XII.

MÉRINO, DON TAPIA.

TAPIA. Don Jéronimo Mérino me permettra-t-il de le féliciter ?

MÉRINO. Et de quoi donc, monsieur ?

TAPIA. De s'être conformé aux vœux du roi.

MÉRINO, *avec ironie.* Ah ! dites à ses ordres !

TAPIA. Sa Majesté ne manquera pas de vous en témoigner toute sa reconnaissance.

MÉRINO. *avec un sourire forcé.* Peut-être !

TAPIA. Vous vous êtes présenté ce matin au palais, Son Excellence le premier ministre regrette sincèrement que vous ayez refusé l'audience qui vous était offerte.

MÉRINO. Et qu'y a-t-il de commun entre le premier ministre et moi ? Ils sont vraiment étranges ces gens du pouvoir qui, parce qu'ils ont un portefeuille sous le bras, s'imaginent qu'on doit les connaître !... Où étaient-ils ? lorsque je combattais pour les principes qu'ils déshonorent ? C'est un fou, disent-ils, en parlant de moi. Il a demandé, d'une part, la condamnation du royaliste Santnio, et de l'autre l'acquittement de l'Empécinado le constitutionnel ; eh bien ! oui ! je demande la condamnation de Santnio, parce que, dans cette condamnation il y a ces mots écrits : Nul Espagnol, quelles que soient ses opinions, ne sera lâchement assassiné... Je demande l'acquittement de l'Empécinado, parceque l'Empécinado ayant obtenu un passeport signé du nom de Ferdinand, c'est avilir le nom de Ferdinand que d'avoir permis au corrégidor de Roa de s'emparer de sa personne.

TAPIA. Vous n'ignorez pas que, d'après des instructions du conseil, la cour royale de Valladolid a réclamé le prisonnier et que le corrégidor Valdénébro a refusé de le rendre ?

MÉRINO, *avec colère.* Il a refusé, et le fils du général Odonnel qui se trouve là, avec deux mille hommes et dix pièces de canon, n'a pas eu le courage de s'emparer de Roa et de son corrégidor Valdénébro ? Valdénébro ! qui vendit à Joseph les plus nobles tête de la Castille ! l'infâme ! et voilà !.. voilà les gens qu'on maintient au pouvoir !... ah ! il faut que le gouvernement du roi se repose sur d'autres bases, ou je reprendrai les armes !...

TAPIA. Contre votre souverain ?

MÉRINO. Contre les ennemis du pays, qui l'entourent.

TAPIA. Et quels sont ces ennemis ?

MÉRINO. Ceux qui font métier de leur conscience, ceux qui cachent leurs cœurs et montrent leurs visages à l'idole du jour, quelle que soit cette idole; ceux qui, depuis vingt ans, toujours à genoux devant chaque gouvernement, n'ont pas cessé de tirer à eux un lambeau de la puissance, afin d'en couvrir leur bassesse et leur nullité.

SCENE XIII.

LES MÊMES, NUGUEZ, *entrant pâle et consterné.*

MÉRINO. Qu'as-tu, Nuguez ?.. ce trouble... cette pâleur !...

NUGUEZ, *avec émotion.* Je sors du tribunal, Santnio est condamné.

TAPIA, *vivement.* Condamné !

MÉRINO, *froidement.* A mort ?

NUGUEZ. Aux présides !

TAPIA, *vivement.* Quoi, cette lettre aux juges ?...

MÉRINO. Demandait la condamnation de Santnio.

NUGUEZ, *à part.* Il l'avoue !

MÉRINO, *se tournant vers Tapia.* Allez dire au roi que telle est ma réponse à l'ordre transmis par vous.

TAPIA. Il en est un autre auquel vous serez peut-être plus docile... Prévoyant votre résistance à sa volonté, Ferdinand

vous avait donnú d'avance Madrid pour prison.

MÉRINO, *souriant de pitié et après un moment de silence.* Nuguez, tu feras seller mon cheval de bataille, et tu prépareras mes armes; aujourd'hui, comme tous les jours suivans, le prisonnier passera sur la place d'Orient, devant les fenêtres de Ferdinand VII, afin qu'il se souvienne que Mérino existe encore... (*A Topia.*) Vous, monsieur, sortez; dès ce moment, plus rien de commun entre le valet de l'Escurial et le guérillero de la vieille-Castille.

TAPIA, *allant sortir et à part.* Aussi dangereux ami qu'ennemi implacable.. ah! qui donc nous délivrera de cet homme?

NUGUEZ, *se penchant à son oreille.* Pas si haut, mon père! il y a des vœux qu'on étouffe dans son ame et que pourtant Dieu exauce!

Tapia étonné, s'éloigne en regardant Nuguez qui se tient à l'écart pâle, et immobile.

SCENE XIV.

MÉRINO, NUGUEZ.

MÉRINO. Ferdinand! Ferdinand! l'Espagne si long-tems embrasée par la guerre civile, n'est pas encore refroidie, que déjà tu rallumes l'incendie!... Prisonnier, moi!... oh! non, ils ne l'ont pas cru... malgré le roi, malgré ses ministres, je quitterai Madrid, je partirai.

NUGUEZ, *à part.* Non.

MÉRINO, *continuant.* Je partirai seul s'il le faut.. seul!.. qu'ai-je dit?... et toi, Nuguez, mon fidèle Nuguez, tu me suivras, n'est-ce pas?

NUGUEZ, *avec embarras.* Te suivre...

MÉRINO. Voudrais-tu donc m'abandonner? ne serais-tu plus le Nuguez d'autrefois... serais-tu changé?

NUGUEZ. Moi!... non... mais toi?

MÉRINO. Douterais-tu de moi? tu ne me réponds pas... ah! je le vois, on veut faire de toi ce qu'on a déjà fait de tant d'autres, que je croyais mes amis... Nuguez!... (*Celui-ci fait un mouvement.*) Mais pourquoi reculer!.. ta main?.. C'est la première fois que tu me la refuses... ah! ta main..

Il le touche, sent une arme sous son vêtement, l'écarte doucement sans que Nuguez atterré par son sang-froid songe seulement à faire résistance, et en tire un couteau qu'il laisse tomber à ses pieds.

MÉRINO, *après un long silence et du ton de la plainte plutôt que du reproche.* Ce couteau?...

NUGUEZ, *déconcerté.* Etait pour toi.

MÉRINO. Tu voulais m'en frapper?

NUGUEZ. Oui, mais j'ignore quel prestige t'environne; à ta vue, tout mon sang s'est glacé, j'ai senti mon courage s'évanouir, et je suis resté là, debout devant toi, cloué à cette place par je ne sais quelle volonté au-dessus de la mienne.

MÉRINO. Un meurtre!... ignores-tu qu'il faut du sang pour expier un meurtre?

NUGUEZ. Ah! j'eusse versé le mien avec joie après avoir répandu le tien.

MÉRINO. Et qui t'a inspiré cette horrible résolution?

NUGUEZ, *avec émotion.* Ta conduite à l'égard de ceux qui furent autrefois tes amis; tes démarches en faveur de l'Empécinado: le procès de Santnio, sa condamnation: ma honte de ce matin... Ah! c'est que, vois-tu, il y a des cœurs, et le mien est de ce nombre, où tout se grave, le bien comme le mal. On te disait parjure à tes sermens, parjure à la bonne cause, je l'ai cru: j'avais été le premier à jeter dans ton ame des pensées de gloire, je voulus être le premier à étouffer en toi le germe de la trahison.

MÉRINO, *froidement et en ramassant le couteau qu'il lui présente.* Fais-le!.. il en est tems encore!

NUGUEZ, *avec désespoir.* Oui, je le reprendrai, mais pour me punir...

MÉRINO, *lui arrachant le couteau qu'il jette au loin.* Ah! tiens! tu es fou!... Toi! Nuguez!... toi, mon meilleur, mon vieux compagnon d'armes! toi, qui m'a vingt fois sauvé la vie aux dépens de la tienne! toi, m'assassiner! ah! oui, tu es fou!

NUGUEZ, *subjugué et se laissant tomber en pleurant aux genoux de Mérino.* Infamie sur moi!

MÉRINO, *le relevant.* Ah! dans mes bras! contre mon cœur!... c'est en le sentant battre que tu verras s'il est changé. (*Moment de silence, puis un grand bruit au-dehors.*) Qu'est-ce que cela?

SCENE XV.

LES MÊMES, INESILLA,

INÉSILLA. *accourant dans le plus grand désordre.* Santnio, ton frère, qui sort du tribunal où tu l'as fait condamner, et qui, chargé de chaînes, va passer devant tes fenêtres.

MÉRINO, *d'une voix étouffée.* Santnio!..

INÉSILLA, *ouvrant la fenêtre du fond.* Tiens! regarde! ah! tu n'oses pas!...

MÉRINO, *avec force.* J'ose toujours!...

Il va se placer près de la fenêtre; en ce moment passe Santnio enchaîné et conduit par des soldats; la foule l'entoure.

SANTNIO, *s'arrêtant devant la fenêtre, et malgré les efforts de ceux qui l'environnent;*

brisant sa chaîne et en jetant un fragment à Mérino. Mérino, à toi cette partie de ma chaîne, je te rapporterai l'autre si jamais je sors des présides...

MÉRINO. Oui, si jamais !...

Inésilla pousse un cri et tombe à la renverse auprès de Nuguez accablé. Mérino referme vivement la fenêtre et s'éloigne.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

La scène est à Cobarrurias, en 1833, dans la chaumière où est né Mérino.

Le théâtre représente une chambre rustique ; à droite du spectateur un prie-dieu et au-dessus un crucifix encadré ; de l'autre côté en face, une porte de dégagement. Au fond, qui est entièrement ouvert, on aperçoit la place du village, séparée seulement de cette habitation par un mur d'environ trois pieds de haut, au milieu duquel est une porte charretière servant d'entrée principale. Sur cette place, à gauche, la maison habitée par Elvire, et tout-à-fait aux derniers plans une montagne praticable.

SCENE PREMIÈRE.

UN CRIEUR, GUÉRILLAS, MENDIANS, PEUPLE, GARDES.

Au lever du rideau il fait nuit : un crieur escorté de quatre gardes, dont deux portent des flambeaux, est debout au milieu de la place, où la foule se presse avec agitation.

LE CRIEUR, *lisant à haute voix.* Mort de sa majesté catholique Ferdinand VII ; son frère don Carlos exclus du trône... proclamation de la reine Christine, régente du royaume, au nom d'Isabelle II.

Cris dans la foule : *à bas Christine ! à bas don Carlos ! à bas ! à bas !* Des poignards sont tirés, on s'attaque, on se pousse, le tumulte est au comble. En ce moment, une femme épouvantée se précipite à la porte, et la trouvant fermée, se met à sonner avec force ; une autre femme portant une lumière, entre en scène par la gauche et court ouvrir. La première est Elvire, la seconde Inésilla.

SCENE II.

ELVIRE, INÉSILLA, *la foule s'est dispersée.*

DONA ELVIRE, *en désordre.* Un asile ! par pitié ! un asile !...

INÉSILLA, *la reconnaissant.* Elvire ! dona Elvire !...

DONA ELVIRE, *avec effroi.* Ces cris... ce désordre... et puis au milieu de la foule en fureur, un homme au front sinistre, à l'œil menaçant... ce Micheli qui me hait autant qu'il vous est dévoué.

INÉSILLA. Micheli !... erreur !

DONA ELVIRE. Oh ! non : je sens là quelque chose qui me dit que la haine de cet homme me sera fatale !... tremblante, éperdue, je me suis élancée vers cette maison.

INÉSILLA. La femme de Santnio n'eût jamais frappé chez la veuve de don Alvarez.

DONA ELVIRE. Eh quoi ! toujours cette barrière entre nous ! vouées à la retraite et aux larmes, Dieu ne semble-t-il pas nous avoir placées si près l'une de l'autre pour nous rapprocher par la douleur ?... Lorsque j'appris votre retour à Cobarrurias, dans la ferme où est mort votre père... moi, qui habitais la maison où était morte ma mère, je pensai que nos ressentimens s'effaceraient devant nos malheurs communs, et que deux femmes innocentes toutes deux, finiraient par se comprendre et se plaindre. Inésilla, êtes-vous donc coupable envers moi ! le suis-je envers vous ?... oh ! non, vous n'avez pas oublié quelle a été ma conduite à Madrid... si Mérino se fût rendu à mes vœux, Santnio n'eût pas été condamné.

INÉSILLA. Il l'a été au nom de don Alvarez, et c'est un souvenir qui me restera toujours.

DONA ELVIRE, *avec douleur*. Il ne me reste à moi qu'une tombe !

INÉSILLA. C'est quelque chose que la tombe de celui que nous regrettons : là du moins des larmes, des sanglots, des prières de chaque jour... une tombe ! ah que je préfèrerais une tombe à ce repaire de honte et de misère, où j'ai vu s'engloutir mes affections !... Après le jugement de Santnio, j'étais devenue presque folle ; je voulus le suivre aux présides... je partis... l'horrible lieu que les présides d'Afrique !... partout de hautes murailles, partout des bourreaux, partout et toujours le bruit des chaînes !... seule avec mes regrets, j'errai pendant quatre ans sous le soleil brûlant de Ceuta ; pendant quatre ans je demandai à Dieu, avec des larmes et d'instantes prières, la délivrance de Santnio... Dieu me la refusa, et je revins ici les yeux secs, et le cœur fermé à toute autre émotion qu'à celle de la haine... ne me parlez donc plus d'un rapprochement entre nous... don Alvarez fut la première cause de mes maux, et jamais celle qui porte son nom ne trouvera en moi, quoi qu'elle fasse, qu'une profonde horreur.

SCENE III.

LES MÊMES, MICHELI.

MICHELI, *suivi d'un homme couvert d'un manteau et dont les traits sont cachés par un large chapeau*. Par ici, par ici !...

Ils s'arrêtent tous les deux à la vue de dona Elvire ; l'étranger qui a témoigné la plus vive agitation à la vue d'Inésilla se tient immobile à l'écart.

DONA ELVIRE, *s'éloignant précipitamment de Micheli*. Ah ! encore lui !

MICHELI, *à part*. Toujours cette femme.

INÉSILLA, *allant à Micheli*. Qu'y a-t-il ?.. que signifie ?...

MICHELI, *les yeux attachés sur Elvire*. Nous ne sommes pas seuls.

DONA ELVIRE, *à Inésilla*. Adieu, madame, le danger est passé, la nuit approche, et je me retire, regrettant de ne vous avoir pas trouvée moins injuste à mon égard.

Elvire s'éloigne effrayée des regards sombres et farouches que lui lance Micheli. On la voit entrer au fond dans la maison à gauche.

INÉSILLA, *vivement et après un moment de silence*. Micheli, mais enfin quel est cet homme ?

SANTNIO, *se découvrant*. Eh quoi ! tu ne l'as pas deviné ?

SCENE IV.

INESILLA, SANTNIO, MICHELI.

INÉSILLA, *se précipitant avec joie dans les bras de son mari*. Santnio !

SANTNIO. Inésilla, mon Inésilla chérie !

INÉSILLA. Mon Dieu qui m'avez donné la force de résister aux chagrins, ne me refusez pas celle qu'il faut pour supporter la joie !

SANTNIO. Oh ! ne crains rien, Inésilla ; ne crains rien, la joie ne tue pas... si elle était mortelle, ne serais-je pas tombé expirant au seuil des présides, lorsque, secouant ma chaîne, je m'élançai au-dehors, et que pour la première fois après dix ans, l'air de la liberté vint frapper mon visage ?

INÉSILLA. Libre ! tu es libre ! ce n'est pas une erreur, un songe... c'est toi, c'est bien toi, mon Santnio !... comme tu as dû souffrir ?

SANTNIO. Chacune de mes douleurs est gravé là, sur mon front ridé avant l'âge ; oh ! oui, j'ai bien souffert jusqu'au moment où j'ai conçu l'espérance de te revoir... (*Se retournant vers Micheli.*) Jusqu'au moment où ma main s'est ouverte à la main d'un ami... Ah, tu sais, Micheli, quels ont été mes transports, quand me reconnaissant et me pressant contre ta poitrine, tu m'as dit, frère : ici ton vieux compagnon d'armes, puis, me montrant de loin cette maison ; là bas ! une femme qui t'aime encore plus que moi, Inésilla !...

INÉSILLA. Et pourquoi ne m'avoir pas prévenu de ton arrivée par une lettre ? pourquoi n'avoir pas doublé mon bonheur en l'avançant de quelques heures ?

SANTNIO, *avec embarras*. Je ne l'ai pu.

INÉSILLA. Qui t'en a empêché ?

SANTNIO. Une volonté plus puissante que la mienne. (*Mouvement de surprise d'Inésilla.*) Ne m'interroges pas, car vois-tu, il y a dans ce qui a précédé et dans ce qui suivra ma délivrance, un de ces secrets dangereux à dire, dangereux à entendre. Qu'il vous suffise à tous deux de savoir que ce n'est ni par une évasion ni par des lettres de grâces que j'ai enfin conquis ma liberté... Oh ! n'insistez pas, le secret dont je parle, il n'est qu'une seule personne en Espagne à qui je puisse et doive le révéler.

INÉSILLA, *avec inquiétude*. Et son nom ?..

SANTNIO. Mérino !

INÉSILLA, *vivement*. O ciel ! tu me fais trembler.

SANTNIO. Trembler pour mon ennemi ?

INÉSILLA. C'est mon frère.

SANTNIO, *avec force*. C'est mon ennemi à moi... l'aurais-tu déjà oublié ?

INÉSILLA. Je m'en suis souvenue, tant que mon malheur a duré ! mon malheur cesse, tu m'es rendu, et ma haine expire... Ah ! Santnio, il estsi doux de ne pas haïr son frère, de ne haïr personne... oui, personne... La veuve de don Alvarez elle-même, que je repoussais tout-à-l'heure... eh bien ! si elle était là... je crois que je lui tendrais les bras.

MICHELI. Si elle était là, je me placerais entre elle et vous : c'est l'influence de cette femme sur Mérino qui a fait le mal, et je ne pardonnerai jamais ni à cette femme ni à Mérino.

SANTNIO, *avec une vive curiosité*. Mérino !.. et où est-il en ce moment, que fait-il ?

MICHELI. On l'ignore... mais tout porte à croire qu'il n'est pas loin de Cobarrurias. On prétend que les anciens camarades se réunissent dans les montagnes. Et de plus, Nuguez, qui depuis dix ans avait repris la béquille de mendiant, vient de disparaître tout-à-coup.

SANTNIO *souriant de pitié*. Ah ! oui, Nuguez entre les mains de qui a glissé le poignard.

INÉSILLA. Des regrets pour un crime ?

SANTNIO, *avec colère*. Le crime serait de laisser vivre ce prêtre-soldat que l'enfer a jeté au milieu de nous. Malheur, malheur à lui, si je le rencontre.... Je n'ai pas oublié nos adieux: Mérino, je te rapporte la moitié de ma chaîne....

Grand tumulte au dehors.

INÉSILLA, *remontant la scène*. Ce bruit...

MICHELI, *au fond*. C'est la bande de Mérino qui vient d'entrer dans Cobarrurias... on accourt de ce côté.

INÉSILLA, *à Santnio*. Va-t-en, oh ! va-t-en, je t'en conjure.

SANTNIO, *à Micheli*. Mérino est-il parmi eux ?

MICHELI. Non, car il serait à leur tête.

SANTNIO. Tu as raison, Inésilla, il n'est pas encore tems de risquer ma vie.

Il se dirige vers la petite porte de gauche.

INÉSILLA. Où vas-tu de ce côté?

SANTNIO. Dans un asile sûr où j'attendrai le moment de m'élancer sur ma proie; car je l'aurai, vois-tu, dussé-je l'affronter sans défense, l'enlacer de mes bras, et lui broyer les os. (*Embrassant tour à tour Inésilla et Micheli.*) Avant la nuit.... je vous donne rendez-vous dans cette cabane, si je dois vous revoir; sinon, tous les deux sur ma tombe... Entends-tu bien, Inésilla? ma tombe qui sera près de celle de Mérino.

Le bruit s'est rapproché, Santnio s'échappe par la petite porte qu'Inésilla referme derrière lui, tandis que Micheli essaie d'interdire l'entrée de la cabane à la troupe armée qui arrive de toute part sur la place.

SCENE V.

INESILLA, MICHELI, TROUPE DE GUÉRILLAS.

TOUS, *se précipitant en scène*. Santnio, où est Santnio ?

MICHELI. Santnio n'est pas ici.

LE CHEF DE LA TROUPE. Qu'on fouille cette maison; il nous faut Santnio mort ou vif.

TOUS. Santnio ! Santnio ! (*Violente agitation.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, MÉRINO, *en costume de guerre.*

MÉRINO. Que nul ne bouge !

INÉSILLA, *courant à lui*. Mon frère !... Ah ! c'est Dieu qui vous envoie... n'est-ce pas que vous ne permettrez pas qu'on viole l'asile où nous avons reçu le jour, l'asile où est mort notre père?

MÉRINO, *froidement*. Non !... (*Se tournant vers ses gens.*) Amis, nos périls et notre gloire vont renaître... Vous avez compté sur moi, et vous avez bien fait... car aujourd'hui comme autrefois je suis digne et fier de marcher à votre tête. Mes mesures sont prises... (*S'adressant successivement à plusieurs.*) Cette lettre pour Santo-Ladrone, celle-ci pour les autorités de Burgos.... Toi, va retrouver nos amis réunis dans nos montagnes, qu'ils se tiennent prêts à descendre en armes, lorsque la cloche du couvent voisin leur en donnera le signal. (*Au chef de la troupe.*) C'est toi que je charge de ce soin, rends-toi avec deux cents hommes aux portes de ce couvent, elles te seront fermées, tu les briseras, tu y trouveras don Tapia et Santnio...

INÉSILLA ET MICHÉLI. Santnio !...

MÉRINO, *continuant*. Oui, Santnio l'assassin ; Santnio, qu'un pacte de sang a lié à mes ennemis; Santnio qui, pour prix de sa liberté, leur a promis ma mort, Santnio enfin que tu feras fusiller sur-le-champ.. (*Inésilla pousse un cri, chancelle et tombe éva-*

nouie.) (*Mérino continuant.*) La cloche qui doit annoncer l'insurrection, annoncera en même temps la punition des traîtres.

MICHÉLI, *à part, en désignant la maison habitée par Elvire.* Elle annoncera aussi la vengeance : vengeance qui te frappera au cœur, Mérino !

MÉRINO. Allez tous, et que votre retour soit prompt ! Songez qu'avant un quart-d'heure je veux être obéi.

TOUS. Au couvent !

Ils s'éloignent en tumulte. Mérino, pâle et agité, va s'asseoir à l'écart du côté opposé à celui où s'est évanouie Inésilla ; il tire une montre de sa ceinture, et reste immobile, les regards fixés sur le cadran. On entend répéter au loin les cris : *Au couvent ! au couvent !* A ces cris, Inésilla, se réveillant comme en sursaut, jette les yeux autour d'elle, et reconnaît Mérino, en même tems que celui-ci, qui lui a vu reprendre ses sens, se dispose à sortir, pour ne voir et n'entendre ni ses cris, ni ses larmes.

SCENE VII.

INÉSILLA, MÉRINO.

INÉSILLA, *l'arrêtant avec force.* Oh non ! tu ne sortiras pas que tu n'aies révoqué l'ordre terrible que tu viens de donner. Pour la seconde fois, je suis à tes pieds, Mérino !.. Mais ici plus de Ferdinand VII, qui se place entre ta sœur et toi... plus d'orgueil révolté... ici mille souvenirs qui t'enveloppent et te pressent.....

En cet instant, on voit Michéli traverser le fond du théâtre ; il porte une torche allumée et entre par une fenêtre basse dans la maison d'Elvire.

INÉSILLA, *continuant.* Là, sur ce banc où tu es, s'asseyait jadis notre père ; ce fut là qu'il nous bénit pour la dernière fois, ce fut là qu'il prit ma main et la plaça dans celle de Santnio, en nous disant : Soyez heureux !... Et tu l'as oublié !... et tu veux la mort de Santnio, la mienne, toi !....

Ici une décharge de mousquets se fait entendre dans l'éloignement, et ce bruit est suivi d'un tintement de cloches lugubres.

MÉRINO, *avec une joie convulsive.* Ah ! Santnio n'existe plus !

INÉSILLA, *avec effroi.* Que dis-tu ? cette cloche...

MÉRINO, Etait le signal de sa mort.

INÉSILA, *poussant un cri.* Ah !... (*Avec désespoir.*) Ah ! la vengeance, mon Dieu !.. la vengeance !...

SCENE VIII.

Les Mêmes, *puis successivement* MICHELI, Guérillas, Paysans armés, Peuple et NUGUEZ.

MICHELI, *sortant précipitamment de la maison d'Elvire que le feu commence à dévorer, et s'arrêtant à la porte du fond.* (*A Inésilla.*) La vengeance ! la voilà...

MÉRINO. Que vois je !... Elvire !...

ELVIRE, *sur le balcon de sa fenêtre et se débattant au milieu des flammes qui l'enveloppent.* Du secours !... du secours !...

Aux cris d'Elvire, Mérino se précipite vers le fond.

MICHELI, *lui barrant le passage en lui présentant un pistolet.* Pas encore, Mérino...

MÉRINO, *hors de lui.* Incendiaire !...

Michéli tire à bout portant sur Mérino, mais l'amorce brûle seule, et il est en même temps renversé lui-même d'un coup de feu par un des guérillas accourus sur la montagne, et qui viennent d'être témoins du danger qui menaçait leur chef. Mérino disparaît.

INÉSILA, *seule sur le devant de la scène, et pendant qu'une partie de la foule qui couvre la place, s'emploie à porter secours afin d'arrêter les progrès de l'incendie ; avec une joie féroce.* Oh ! tu peux arriver jusqu'à elle, maintenant, ses cris ont cessé !... (*Se précipitant à genoux devant le crucifix.*) Mon Dieu, tout le reste de ma vie sera consacré à bénir votre justice... le cloître !... mon Dieu, le cloître !... J'en fais le serment.

MÉRINO, *entrant précipitamment en scène, et allant déposer sur un siège le corps d'Elvire qu'il porte dans ses bras ; avec un cri de douleur.* Morte, étouffée dans les flammes ! morte !...

INÉSILLA, *avec joie, les yeux attachés sur le cadavre d'Elvire.* Mérino, morte aussi !..

MÉRINO, *furieux.* Misérable !

Il tire son stylet.

INÉSILLA, *tombant au pieds du crucifix qu'elle lui montre.* J'appartiens à Dieu !..

A l'air inspiré d'Inésilla, Mérino recule comme glacé d'épouvante. Long silence, pendant lequel la foule armée s'est grossie, et groupée sur la place.

MÉRINO, *avec explosion* Soyez maudite, maison de mon père !.. lieux où sont nées toutes mes affections, et où toutes mes affections expirent ; la rage, le désespoir, plus rien ! que cela.

Nouveau silence.

NUGUEZ, *vêtu en mendiant, et s'appro-*

chant de Mérino comme au premier acte. Dieu et l'Espagne!

MÉRINO, *après un moment de silence et comme rappelé à lui-même.* Dieu... et l'Espagne!.. Ah! oui, l'Espagne qui retentit du bruit des armes et m'appelle aux combats! que m'importe Carlos, que m'importe Christine, maintenant la guerre pour moi : la guerre avec ses fureurs, la guerre de feu et de sang; la guerre où l'on ne vit plus que pour la gloire... Tu l'as dit, Nuguez, l'Espagne à qui je léguerai un jour mon nom, et Dieu à qui j'irai rendre compte de mon passage sur cette terre!.. (*Lui presentant la main.*) Le curé Mérino au mendiant Nuguez!

NUGUEZ, *avec joie.* Le mendiant Nuguez au curé Mérino.

A ce moment un affreux craquement se fait entendre, c'est la maison d'Elvire qui écroule; la foule jette un cri et se précipite avec crainte sur la scene, où déjà les guerillas entourent Mérino; les uns cherchant à lui cacher le corps d'Elvire, les autres lui faisant entendre le tocsin qui les a réunis, qui va leur amener de nouveaux frères, et tous lui jurant respect, obéissance et dévouement.

TABLEAU.

FIN.



LE MARI D'UNE MUSE.


66783